

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal. (Bas-Canada.) 1er Mars 1859.

No. 5.

SOMMAIRE.—Avis très important.—L'apostolat laïque, lecture publique faite par le Rév. M. V. Pilon, Chanoine de l'Évêché de Montréal, etc.—Incendie de Montréal en 1852, Extrait d'une lecture publique faite par le Rév. Messire P. Desais Directeur du Collège de Montréal, le 3 Novembre 1857.—L'heureuse influence des Cabinets de lecture et l'influence funeste des mauvais Romans, lecture publique faite par L. W. Marchand, Ecuyer, Avocat.—La Maman de huit ans.—Le huitième enfant.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

Les Éditeurs de l'Écho du Cabinet de Lecture Paroissial considéreront comme abonnés ceux qui, ayant reçu les deux premiers numéros, ne les renverront pas immédiatement.

Les souscripteurs de l'Écho sont priés de faire parvenir le prix de leur abonnement à M. Thibaudeau, au Cabinet de lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay, Frères, qui tous sont autorisés à en donner quittance.

Les Éditeurs prient les Maîtres de Postes, qui ont entre leurs mains des numéros de l'Écho du Cabinet, non réclamés ou refusés, de les renvoyer à Montréal sans délai.

LECTURE PUBLIQUE

FAITE PAR LE REV. M. V. PILON CHANOINE, DE L'ÉVÊCHÉ DE MONTREAL, DANS LA SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE, LE 20 AVRIL 1858.

L'APOSTOLAT LAÏQUE.

Mesdames et Messieurs,

Je monte à cette tribune le cœur saisi : et cependant, je viens parler à des amis, dont les sympathies me sont assurées d'avance par des applaudissements qui retentissent encore à mes oreilles. Pourquoi donc, mon cœur est-il ému et saisi ? Est-ce par un sentiment de crainte ou de respect ? Ou bien, est-ce ensemble la crainte et le respect, qui l'impressionnent et l'agitent si violemment ? Tout ceci, Messieurs, peut se supposer et se dire : mais vous définir au juste ce que j'éprouvé en ce moment, n'est pas chose facile, car c'est de l'émotion ; or l'émotion se sent et ne se définit pas. Vous comprenez ce que je veux dire, vous, Messieurs, qui m'avez précédé dans cette tribune, et qui avez dû passer, par conséquent, par toutes les angoisses de cette honorable torture. Quand à vous, Messieurs, dont le tour n'est pas encore arrivé,

cette phrase vous fait peut-être sourire ; mais attendez un peu, et l'expérience vous instruira de ses salutaires leçons ; elle vous dira elle-même ce que l'on éprouve en montant les degrés de cette tribune, qui ne sont pas pourtant très nombreux ; mais qui vous mettent tout-à-coup à une hauteur, qui vous fait éprouver un saisissement involontaire. La parole publique, voyez-vous, est quelque chose de si grand, de si anguste, de si solennel, qu'il est presque impossible, qu'elle tombe des lèvres, sans faire ressentir à l'âme cette émotion, qui saisit le cœur et rend la voix tremblottante. Comment se défendre de cette émotion, surtout, lorsque le regard ne porte que sur des fronts choisis et distingués ; lorsqu'on n'a pour juges que des intelligences d'élites, capables d'apprécier le fond et la forme de ce que l'on va dire ? Est-il étonnant alors, que le cœur soit ému, que les membres frissonnent, et que la voix soit plus timide et plus craintive ? Et ce n'est pas tout. Non seulement il y a des auditoires illustres, qui vous impressionnent vivement ; mais il y a aussi des enceintes vénérées, et en même temps, extraordinairement redoutées, où la parole ne se prononce qu'avec un respect mêlé de crainte, je dirais presque de frayeur. Ce sont les enceintes où des voix éloquentes se sont déjà fait entendre. Vous ne pénétrez dans ces lieux qu'avec réserve : Vous n'osez y ouvrir la bouche ; vous écoutez la voix magique de l'éloquence que vous croyez entendre résonner encore à votre oreille ; il vous semble que vous respirez là le doux parfum des fleurs d'éloquence et de poésie. Votre mémoire se rappelle tout ce qu'elle y a entendu de plus beau. Votre imagination surtout s'extasie à la vue de certains morceaux, qui l'ont vivement frappée, et qu'elle croit revoir suspendus aux murs de l'enceinte, comme autant de magnifiques tableaux, embellis de tous les ornements de l'art. Elle est plus vive encore l'impression que produit sur vous, la seule vue de ces lieux renommés, que l'éloquence a presque convertis en sanctuaires ! Que dire donc, Messieurs, de celle que l'on éprouve, en y venant pour s'y faire entendre à son tour ? Il faut se taire, Messieurs, elle est au delà de toute expression. C'est précisément l'émotion, dont je vous parlais toute à l'heure—qui se sent, et qui ne se définit pas !

Or, toutes ces émotions, Messieurs, je les ai présentes avant de monter à cette tribune ; je dirai plus, je les ai redoutées au point, que n'eût été mon ardent désir de servir la bonne cause, j'aurais, pour bien longtemps encore, renoncé à l'honneur de paraître au milieu de vous comme *lecteur*, Messieurs et Mesdames. Je dirai encore plus, car je ne veux rien vous cacher, mon seul désir de servir la bonne cause n'eût pas suffi, si celui que tout le monde voit avec bonheur à la tête du Cabinet de Lecture Paroissial

n'était venu souvent me rappeler une malheureuse promesse, telle qu'il nous arrive d'en faire quelquefois dans un moment de trop grande ferveur. J'aurais bien voulu lui faire oublier cette parole donnée dans un moment où le bien m'apparaisait dans tout son beau, et sans les mille et une difficultés, qui accompagnent toujours la pratique. Mais vous connaissez son énergie et sa constance ; qui peut lui résister sérieusement ? La belle œuvre qu'il a fondée, et qu'il dirige avec tant de succès est d'hier, et déjà, c'est une des gloires de Montréal ! Voilà, comme il réussit ; que pouvais-je gagner ! il se rit des objections comme des obstacles ; il m'a donc fallu céder : c'est pour lui une nouvelle conquête, seulement je redoute fort qu'elle ne soit pas très-glorieuse. En tout cas je l'estime trop cordialement pour faire peser sur lui seul toute la responsabilité de cette lecture ; et sans craindre le moins du monde de le mettre en trop mauvaise compagnie, je me permettrai de lui donner pour ad-joint, le Comte Joseph de Maistre, dont l'invitation n'a pas été auprès de moi moins pressante que la sienne. Cet homme célèbre, cet écrivain illustre, dont le nom reste à jamais gravé dans la mémoire de quiconque a lu un de ses livres, a écrit quelque part, avec ce génie prophétique, qui caractérise toutes ses œuvres, ces paroles remarquables : " Nous touchons, " a-t-il dit à la plus grande des époques religieuses, " où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, " une pierre pour l'édifice auguste, dont les plans " sont visiblement arrêtés. La médiocrité des talents " ne doit effrayer personne. L'indigent qui ne sème " dans son étroit jardin que l'aneth et la menthe, " peut élever avec confiance la première tige vers le " ciel." Le Comte Joseph de Maistre, en écrivant ainsi, avait évidemment le regard de sa vaste intelligence, fixé sur notre époque, et son noble cœur en sentait tous les besoins. Après avoir lu et médité ces magnifiques paroles, j'ai cru que ce grand homme s'adressait à moi comme aux autres ; et me sentant animé tout à coup d'une vive ardeur, il m'a semblé que le temps était venu pour moi, de faire preuve au moins de bonne volonté en faveur de la bonne cause. Et sans perdre un instant, me fiant à cette parole puissante, que je viens de vous citer, je me suis enfin déterminé à venir vous développer ce soir quelques idées sur l'*Apostolat laïque*. Je sais que la tâche est très honorable ; mais elle est aussi très difficile. Cette matière est immense, et une lecture de quelques minutes ne peut que l'effleurer. Mais d'autres plus habiles pourront venir, après moi, exploiter de nouveau cette mine précieuse, peut-être trop ignorée, et en retirer de plus abondantes richesses. Car il est temps, Messieurs, que chacun se mette à l'œuvre : Heureux si mon exemple a l'effet d'encourager tout le monde, même les plus pusillanimes ! Vous savez ce qu'il m'en a coûté pour arriver jusqu'ici ; je vous l'ai dit. Cependant j'ai tout bravé, car je sens intimement que nous touchons à la grande époque religieuse prédite par le Comte de Maistre : C'est pourquoi *tout homme, qui en a la force, est tenu d'apporter sa pierre pour l'Édifice Auguste*. Le concours doit être général ; et l'indigent lui-même, qui ne sème que l'aneth et la menthe doit élever avec confiance la première tige vers le ciel.

Jé commence donc ma lecture avec confiance ; quelques idées sur l'*Apostolat laïque*. Je crois le sujet, Messieurs, digne de toute votre attention. " Tous les hommes, a dit un savant Prélat, n'ont pas reçu la difficile mission d'exposer la foi : mais tous ont l'obligation de la défendre, quand ils ont eu le bonheur

d'en recevoir le dépôt." Or, c'est cette obligation pour tous de défendre la Foi, qui constitue à mes yeux l'Apostolat laïque. Cette obligation, bien entendu regarde toutes les vérités : mais elle regarde surtout la vérité divine, la Foi, comme dit l'illustre Pontife. L'Apostolat laïque, ainsi compris, est aussi ancien, que le Ministère Ecclésiastique. L'un et l'autre ont commencé avec l'Eglise, et tous les deux ne s'éteindront qu'avec elle. Toujours le même quant au fond, l'Apostolat laïque, il est vrai, n'a pas toujours conservé la même forme. Les ministres eux-mêmes de la divine parole, ont aussi souvent varié leur tactique. Car les jours se suivent, a dit le Sage, et ne se ressemblent pas. Il en est ainsi des siècles dans leur marche plus lente et plus majestueuse ; chacun a ses besoins particuliers. Or, l'objet de l'Apostolat laïque est de répondre aux besoins du temps ; il n'est donc pas étonnant de lui voir varier ses formes, selon les exigences de chaque âge, qu'il aide et favorise de son généreux concours. Ainsi, à la naissance de l'Eglise l'Apostolat laïque exerçait son glorieux ministère en présence des tribunaux des empereurs payens, et jusque sous la hache de leurs cruels bourreaux. Au Moyen-Age, l'Apôtre laïque était particulièrement le soldat chrétien, combattant pour sa Foi, et arrachant des mains des infidèles le tombeau du Sauveur des hommes. Au seizième siècle, l'Aigle de Meaux déployant les ailes de son génie et de son éloquence, faisait entendre en même temps sa grande voix pour dire aux laïcs de son temps, que chaque homme est tenu de prêcher l'Évangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies : que chacun doit employer toutes ses lumières pour gagner les âmes, que le monde engage, et pour faire régner sur la terre la Sainte Vérité que le monde tâche de bannir ! " Si l'erreux, s'écrie-t-il, si l'impie, si tous " les vices ont leurs défenseurs : ô Sainte Vérité, se- " riez-vous abandonnée de ceux qui vous servent ! " Quoi ceux mêmes qui font profession d'être vos " amis, n'osent-ils parler de votre gloire ? Parlons " avec force, ajoute-t-il, parlons hautement pour une " cause si juste. Résistons à l'iniquité, qui ne se " contentent plus qu'on la souffre, ose encore exiger " qu'on lui applandisse ! " Ces graves, énergiques et solennelles paroles nous disent assez, Messieurs, comment le laïque, au temps de Bossuet, à cette époque si vantée de l'histoire, devait s'acquitter des devoirs de son Apostolat. A la vérité, les moyens, que cet esprit vaste et pénétrant indiquait, sont de tous les siècles : ils sont nécessaires aujourd'hui, comme ils l'étaient alors, et leur efficacité, restée la même, ne s'amoindrira jamais. Mais la société moderne n'est plus celle de Louis XIV : Elle compte chaque jour de nouveaux besoins, qui échappent à tous les expédients qu'indiquaient la sagesse et la prudence des siècles précédents ; il faut donc pour les nouvelles exigences des temps modernes des moyens capables de les atteindre et de les satisfaire : or qui sera chargé d'y pourvoir ? L'Eglise d'abord, bien entendu ; mais non sans le concours du laïque, dont l'Apostolat a pour objet spécial de servir la société selon les nécessités du temps, en la protégeant contre l'erreux, et en y conservant intact le dépôt sacré de la Foi. Mais avant d'entrer dans le détail des différents moyens, qui sembleraient convenir d'avantage à l'état actuel de notre société ; je me permettrai, Messieurs, de vous faire connaître en peu de mots, qu'elle doit être la fin principale de l'Apostolat laïque ; quel but doit se proposer le laïque, en défendant la vérité quelconque, mais surtout la Vérité Divine, la Foi dont il a eu le

bonheur de recevoir le dépôt. Car toute mission, tout Apostolat suppose non seulement un objet, mais encore une fin principale, vers laquelle tous les moyens et les efforts doivent tendre constamment. Or, la fin principale de l'Apostolat laïque, c'est de sauvegarder les droits et les intérêts de l'Eglise, et par là même de l'humanité toute entière. Car l'Eglise est à l'humanité, ce que l'âme est au corps; l'une et l'autre sont inséparables; l'âme est la vie du corps, l'Eglise est la vie de l'humanité. Ainsi donc blesser l'Eglise, c'est blesser l'humanité. Défendre et protéger au contraire les droits et les intérêts de l'Eglise, c'est défendre et protéger en même temps les droits et les intérêts de l'humanité. N'a-t-il pas proclamé cette vérité; Messieurs, l'orateur célèbre, qui, dans un mouvement d'éloquence, s'est écrié en parlant du grand O'Connell; "oui l'immortel défenseur de la malheureuse Irlande, en défendant les droits et les intérêts de l'Eglise a servi par là même l'humanité toute entière." Et celui qui étonne en ce moment l'Europe, par ce langage qui n'appartient qu'à lui seul, par ce que c'est le langage du génie, n'a-t-il pas écrit naguère, "qu'aussi longtemps que Dieu voudra conserver les sociétés humaines, les sociétés humaines comprendront que leur vie s'écoule par les blessures, qu'elles font, ou qu'elles laissent faire à l'Eglise." Après de pareils témoignages, je vous demande, Messieurs, comment ne pas conclure que servir l'Eglise, c'est en même temps servir l'humanité; et que la blesser, c'est aussi blesser l'humanité. Or, la fin que se propose le laïque dans son Apostolat, c'est de sauvegarder les droits et les intérêts de l'Eglise; c'est donc aussi de sauvegarder les droits et les intérêts de l'humanité, puisque l'une et l'autre sont inséparables. Maintenant, que dire, Messieurs, de la grandeur et de la sublimité de cette fin? Fin des plus nobles, des plus honorables et des glorieuses, qui puisse exister sur la terre. Pour moi, Messieurs, je n'en connais pas une autre, qui soit plus digne de tous les dévouements et tous les sacrifices. Et vous n'êtes pas étonnés, Messieurs, d'entendre ce mot, *sacrifice*; je vous ai parlé d'honneur et de gloire; vous avez compris de suite, que pour y arriver, il vous faudrait passer par les sacrifices; car vous le savez comme moi, c'est le chemin qui y conduit. Depuis la chute de l'homme dans le jardin d'Eden, le mal se fait tout seul, et le bien difficilement. La vraie gloire ne s'accorde qu'au mérite, et le mérite ne s'acquiert que par la peine. Plus une œuvre est grande et glorieuse; plus aussi elle exige de peine, et par conséquent de dévouements. Ainsi donc, pour atteindre une fin aussi sublime; que celle de l'Apostolat laïque, il vous faut, Messieurs, beaucoup d'ardeur et de zèle; il faut vous attendre à de cruelles épreuves, en un mot, à toutes sortes de sacrifices. Je vous parle ici franchement, à voix découverts, sans aucune crainte de vous intimider; vous avez déjà donné la plupart d'entre vous, des preuves éclatantes de courage et de grandeur d'âme. Et vous dirai-je ici, pour terminer ce chapitre, toute ma conviction; c'est que je crois vos cœurs trop magnanimes, Messieurs, pour se contenter d'une gloire, qui ne leur coûterait que de légers sacrifices! A l'œuvre donc, nobles et généreux défenseurs de la vérité; l'Eglise et l'humanité comptent sur vous! Elles attendent que vous preniez leur défense; et qu'en protégeant leurs droits et leurs intérêts, vous rendiez à la société moderne tous les services, qu'elle a droit d'attendre de vous!

Cet appel, Messieurs, a déjà trouvé, j'en suis sûr; de l'écho dans vos cœurs; et déjà vous êtes prêts à y

répondre avec cet élan qui caractérise les grandes âmes. Mais pour cela, il vous faut des moyens, et des moyens qui soient proportionnés à la grandeur de l'entreprise et aux besoins actuels de la société. Or, ces moyens existent, assez puissants et assez nombreux, non seulement pour satisfaire à tous les besoins de la société moderne, mais encore pour résister victorieusement à l'ennemi dangereux, qui ne cherche que l'occasion de la troubler et de la perdre. Car, il y a dans l'Apostolat Laïque deux choses bien distinctes; la paix et la guerre. Considéré dans sa fin l'Apostolat Laïque, c'est la paix; puisque c'est la sécurité des droits et des intérêts de l'Eglise et de l'humanité, et par là même, la paix de la Société. Considéré dans son objet, l'Apostolat Laïque, c'est la guerre: la guerre à l'erreur, à tout ce qui peut blesser les droits et les intérêts de l'Eglise et de l'humanité, et par là troubler le bon ordre de la société. Chargé par son Apostolat de ses deux importants devoirs, le Laïque fidèle à sa noble vocation trouvera tout ce qu'il lui faut, pour faire une guerre avantageuse et maintenir la société dans le calme et une paix honorable. Le devoir, qui semble aujourd'hui le plus urgent, est celui de la guerre; la guerre à l'erreur, qui se déchaine de toutes parts contre la société, comme pour l'anéantir. Or, devenu soldat de la vérité, le laïque doit d'abord connaître à fond l'ennemi: et pour cela, il doit l'étudier avec soin, afin de bien connaître son caractère et ses allures. Il doit aussi chercher à découvrir quelles sont les armes, dont il se sert, avec le plus d'habileté et de succès; quels sont ses principaux moyens et son activité à les mettre en pratique. Cette étude détaillée et approfondie de l'ennemi aura pour lui un double résultat. Ce sera premièrement de lui donner une connaissance parfaite de toutes les habitudes de l'ennemi qu'il veut et qu'il doit combattre; et de lui montrer en second lieu, qu'elle doit être la tactique de l'Apostolat qu'il se propose d'exercer. Car, vous sentez, Messieurs, que connaissant à fond le caractère de l'ennemi, le défenseur de la vérité, connaîtra par là-même, quel doit être son propre caractère à lui. Les armes, les moyens, l'activité de l'ennemi qui est l'erreur, lui diront clairement, quelles doivent être les armes, les moyens et l'activité du parti défenseur de la vérité. L'affaire est donc très importante, et digne de toutes nos recherches, commençons sans plus tarder à nous occuper de ce sérieux examen.

D'abord, quel est l'ennemi contre lequel tout homme a l'obligation de défendre la Foi, dont il a eu le bonheur de recevoir le dépôt? Cet ennemi, Messieurs, je l'ai déjà nommé, c'est l'Erreur. Or, l'Erreur aujourd'hui, c'est l'esprit révolutionnaire: donc l'esprit révolutionnaire est l'ennemi que doit combattre tout homme qui a reçu le dépôt sacré de la foi. Mais qu'est-ce que l'esprit révolutionnaire? L'esprit révolutionnaire, Messieurs, n'est pas une chose facile à définir: c'est un je ne sais quoi, a dit un célèbre publiciste de l'Europe, qui ressemble à ces miasmes qui sont dans l'air pour le corrompre, et qui à l'heure marquée par la divine justice tombe sur le monde comme le choléra. Ce qui rend cet esprit si difficile à saisir, c'est qu'il prend tous les noms, se pare de toutes les couleurs; se cache sous toutes les formes et revêt tous les costumes. Aujourd'hui l'esprit révolutionnaire se nommera la liberté contre la religion. Or, cette liberté contre la religion, est l'esprit révolutionnaire par excellence. "Au dernier siècle, a dit un journaliste religieux et renommé, moins étendue qu'aujourd'hui; où son action est universelle, elle a suffi pour

renverser l'ordre social." Demain, l'esprit révolutionnaire ne se nommera plus la liberté, contre la religion, mais l'esprit moderne. C'est toujours l'esprit révolutionnaire, mais moins brusque et disparaissant presque sous le voile d'une feinte modération. A l'entendre, ses intentions sont excellentes, et il n'agit jamais que pour le plus grand bien. Cependant ces beaux dehors ne sont qu'un masque qui dérobe quelquefois, même aux regards les plus attentifs, les desseins les plus coupables et les conséquences les plus désastreuses pour l'ordre social. Il faut donc beaucoup de vigilance, pour n'être pas victime de cet esprit insinuant et trompeur. Il n'y a pas longtemps encore, un homme parut tout éclatant d'éloquence, chrétien, catholique, prêtre irréprochable, doué de cet attrait mystérieux, qui attire et lie les cœurs. Que voulait cet homme? Il voulait satisfaire l'esprit moderne; mais seulement dans les choses qui peuvent s'accorder sans danger. Qu'est-il arrivé? L'esprit moderne s'est-il jamais montré content et satisfait; et cet homme complaisant a-t-il su s'arrêter à temps? Non, Messieurs; l'esprit moderne, semblable au vautour insatiable a toujours crié: encore plus, encore plus! et cet homme superbe, aveuglé par la présomption et l'orgueil, est devenu, au milieu de toutes les splendeurs de la science, comme un nouvel ange déchû et rebelle; et comme lui aussi, il est tombé dans l'abîme, qu'il avait lui-même creusé sous ses pas, pour n'en plus sortir jamais. Voilà l'esprit, Messieurs, l'esprit révolutionnaire sous le nom d'esprit moderne. Quelquefois l'esprit révolutionnaire sera l'école du Philosophe débitant l'erreur sur tous les tons: Une autre fois ce sera la tribune convertie en une chaire de pestilence. Un jour l'esprit révolutionnaire paraîtra sous les titres de romans, de feuilletons, de pamphlets attaquant avec acharnement, la religion et les mœurs, tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. Ici l'esprit révolutionnaire se transformera, comme tout à coup, en un torrent de mauvais livres, qui semble vouloir inonder la société de ses flots écumeux. Plus loin, c'est une presse impie et irréligieuse, qui répand avec une infâme profusion ses doctrines perverses et empoisonnées, prêchant partout la haine de l'Eglise, et le renversement de la société. C'est ainsi, Messieurs, que l'esprit révolutionnaire prend tous les noms, toutes les couleurs et toutes les formes, afin de mieux cacher sa marche perfide et ses funestes complots. Car, je vous l'ai dit, Messieurs, enfant des ténèbres, l'esprit révolutionnaire hait souverainement la lumière. C'est dans l'ombre, qu'il dresse ses batteries; c'est là, qu'il cherche à combattre, et malheur au monde quand il remporte la victoire; car il lui faut pour l'assouvir du sang et du carnage!

Maintenant, Messieurs, comme il serait trop long de vous parler en particulier de chacune des armes de cet ennemi dangereux, je me contenterai de vous en signaler ici une seule; mais qui est la principale et la plus terrible; je veux dire le mensonge: Oui, Messieurs, le mensonge; voilà l'arme par excellence de l'esprit révolutionnaire; l'arme formidable, avec laquelle il a opéré tant de révolutions dans le monde; et que chaque révolution a contribué à rendre plus formidable encore. Car, lorsqu'une révolution a lieu quelque part, et que l'esprit révolutionnaire triomphe, alors au sein du chaos social, qui accompagne le triomphe, un désordre se fait jour, et ce désordre né du mensonge, consiste dans la perversion radicale de certaines notions, dans la transformation de certaines expressions, que malheureusement les soutiens eux-

mêmes de la Vérité et du bien acceptent quelquefois avec trop de légèreté et d'irréflexion. Ce sont de véritables mots d'ordre donnés par les chefs de l'armée révolutionnaire, pour faire tomber l'ennemi dans des embuscades, où il est désarmé, et rendre pour longtemps impossible dans ses rangs, un ralliement sérieux. C'est le prodige de Babel, cette confusion de langage, qui fait qu'on ne s'entend plus sur le sens grammatical des mots, et qu'en prononçant certaines expressions, en apparence identiques, on ne sait plus au juste si l'idée qu'elle recouvre a droit à nos hommages ou à notre réprobation. Le mensonge fait sentir partout sa funeste influence, et partout on le retrouve dans les mots, dans les définitions et dans toutes les doctrines sociales. Or, lorsque l'esprit révolutionnaire a pu réussir par le mensonge, à établir ainsi le désordre dans le langage, à ôter aux objets les couleurs qui leur sont propres; alors, des combinaisons fatales s'accomplissent; des alliances monstrueuses se proposent et s'acceptent; des marchés de dupe se concluent, enfin une révolution plus terrible et plus désastreuse que la première éclate, et le mensonge devenu plus puissant recommence de nouveau son travail de destruction et de mort. C'est lui qui préside à tout; l'esprit révolutionnaire a besoin de ses services: il a besoin de ces mots détournés de leur vrai sens, de ces définitions fausses et insidieuses, afin de rendre toujours plus incertaines et douteuses toutes les doctrines sociales. Mais le boulevard de l'esprit révolutionnaire, ce sont les grands mots *raison, progrès, civilisation et liberté*, détournés de leur vrai sens par le mensonge. Car, dans son artificieux langage, les mots ne sont plus des expressions divines qui opèrent le salut de la société, ce sont des paroles sataniques qui bouleversent et jettent le monde dans l'anarchie. Ce ne sont plus de puissants leviers qui élèvent l'homme jusqu'à Dieu, ce sont comme des machines infernales qui le précipitent dans l'abîme. Telle est, Messieurs, la puissance de cette arme, le mensonge, entre les mains de l'esprit révolutionnaire, l'ennemi de la vérité, mais surtout de la vérité divine, la Foi. Et si, à cette arme qu'il manie avec tant d'adresse; si, à tous les moyens qu'il emploie, et qui pour lui sont bons, vous joignez l'étonnante activité qu'il déploie, et tout le mouvement qu'il se donne pour arriver à son but, qui est la mort à la vérité, mais surtout à la vérité divine; vous avez l'ennemi le plus dangereux et le plus redoutable qu'aient jamais eu l'Eglise et la Société. Du fond de sa retraite, qui est l'antre des sociétés secrètes, le laboratoire du crime et de l'assassinat, cet esprit diabolique surveille et dirige toutes les opérations de l'armée du mal. C'est là qu'il inspire le fanatisme à ses chefs; c'est là, qu'il leur fait hurler ce cri de mort! *écrasons l'infâme! et pour cela mentons, et mentons toujours, écrivons l'infâme et mort aux souverains!* Ces cris de rage et de fureur retentissent d'abord dans les clubs. Mais bientôt les portes s'ouvrent et les mêmes vociférations se répètent dans la rue. Le poète les redit dans ses vers, l'orateur dans ses discours, le libelliste dans ses pamphlets et le journaliste dans ses colonnes. Le bandit comprend alors ce langage; et la main armée d'un poignard ou d'un instrument plus vil encore, il se précipite en aveugle forcené sur celui qui se nomme le Roi ou l'Empereur; car l'esprit révolutionnaire, caché sous la hideuse croûte d'un Mazzini ou d'un Hugo, a crié à l'oreille de ce scélérat, *tu peux tuer cet homme avec tranquillité.* Tel est, Messieurs, autant que je puis vous le faire connaître l'esprit révolutionnaire, l'ennemi acharné de toutes véri-

tés, mais surtout de la Foi. C'est l'esprit, qui depuis soixante-et-dix ans trouble l'ordre social et bouleverse le monde comme pour l'anéantir. Après avoir conduit la société jusqu'au bord de l'abîme, c'est lui encore, qui la tient suspendue au-dessus de ce gouffre béant, toujours prêt à l'engloutir. Le calme semble-t-il vouloir se rétablir quelquefois ? aussitôt l'esprit révolutionnaire arrive ; et la société à peine sortie du cahos d'une révolution, retombe à l'instant dans une autre, sans jamais pouvoir goûter les douceurs d'une paix solide et durable. Et il en sera toujours ainsi, tant que la société moderne se plaira au milieu des ruines de la révolution ; tant qu'elle nourrira dans son propre sein l'esprit révolutionnaire, l'ennemi mortel de tout ordre social. Il est donc grandement temps que tous les défenseurs et les soutiens de l'ordre s'organisent et se lèvent comme un seul homme, pour déclarer une guerre à mort à cet ennemi implacable, qui trouble depuis si longtemps le repos du monde entier.

Mais, vous parlez de l'ancien monde, me direz-vous peut-être ? L'esprit révolutionnaire n'a pas encore pénétré dans notre jeune pays ? Plut à Dieu, Messieurs, qu'il en fût ainsi, nous en rendrions ensemble au Seigneur d'éternelles actions de grâces. Mais, hélas ! l'évidence est contre nous ! A la vérité nous ne connaissons pas encore les dernières conséquences de l'esprit révolutionnaire ! Mais le germe est parmi nous, et ce germe qui est déjà très avancé, a toute la force du mal. Il peut, rapidement, grandir, se développer et devenir en état sinon de perdre, du moins de retarder longtemps l'avancement intellectuel et moral d'une société dont les destinées nous apparaissent si belles et si glorieuses. Il n'y a donc pas à se faire illusion, ni de temps à perdre. L'ordre social est en danger, l'ennemi est dans la place ; qui l'en débusquera ? Le défenseur de l'ordre et de la paix, son apostolat lui en fait un devoir pressant et rigoureux. Et quelles seront ses armes ? La vérité pour opposer au mensonge, l'arme si terrible de l'esprit révolutionnaire, l'ennemi irréconciliable de l'ordre et de la paix.

Mais avant de livrer l'assaut, que tous les soldats de l'ordre s'organisent et tiennent leurs rangs serrés. Car, vous connaissez le proverbe, *l'union, c'est la force*. L'homme n'est pas fait pour agir seul : Dieu l'a créé pour vivre en société, et l'homme n'est vraiment fort que quand il ne forme avec ses frères, qu'un cœur et qu'une âme : l'isolement, au contraire, l'affaiblit et le tue. L'erreur, qui a toujours divisé de tout temps, a rendu ce rapprochement impossible entre tous les hommes. Mais vous, Messieurs, qui avez eu le bonheur de recevoir le dépôt sacré de la Foi, et qui croyez tous à la même vérité, vous est-il impossible de vous unir étroitement ensemble pour former un parti vraiment catholique, dont chaque membre sera un apôtre zélé de l'infalible vérité ? Le Canada serait-il trop jeune encore pour pouvoir apprécier l'utilité et la gloire d'une pareille institution ; ou trop faible pour pouvoir la produire ? Loin de nous, Messieurs, une pensée aussi peu honorable à notre pays ! Au contraire proclamons avec joie et reconnaissance, que non seulement nous pouvons former un parti vraiment catholique, mais que déjà ce parti existe au milieu de nous. En effet, Messieurs, qu'est-ce que le Cabinet de Lecture Paroissial ? Qu'est-ce que le Cercle Littéraire ? Qu'est-ce que cette Salle de réunion, encore modeste, il est vrai, mais que vous êtes libres, Messieurs et Mesdames, d'agrandir à votre gré, quand vous voudrez, et comme vous voudrez ? Qu'est-ce que

cette Bibliothèque, qui s'enrichit chaque jour d'ouvrages choisis, et qui nous offre à tortis avec complaisance ses rayons chargés de nombreux volumes ? Qu'est-ce encore, que cette Tribune que j'occupe en ce moment, mais où chacun de vous, Messieurs, apôtre de la vérité, a droit de monter pour parler en faveur de la bonne cause ? Que sont tous ces journaux, que l'on tient ici ouverts et rangés sur des tables, pour que chacun puisse les voir et les parcourir à son aise ? Qu'est-ce tout cela ?

A la vérité, je ne vois encore en tout cela qu'une jeune plante ; mais à l'aide d'une culture laborieuse et soignée, nous aurons bientôt un grand arbre, qui couvrira tout le pays de son ombre bienfaisante. Déjà les ouvriers sont à l'œuvre ; et tous comprennent que pour faire réussir une entreprise aussi importante, *il faut de l'union et de l'entente*, accompagnés d'une action constante. Et voilà pourquoi, on vous voit si fidèles à venir en grand nombre à chaque assemblée ; c'est sans doute pour fortifier par là les liens puissants de l'union et de la bonne entente. Car vous êtes convaincus que toute union intime et permanente ne peut reposer que sur une véritable amitié ; et que pour s'aimer, il faut se connaître ; que pour se connaître, il faut se voir, se parler et s'entendre. Vous avez compris aussi, Messieurs, qu'une bibliothèque demandait des lecteurs assidus, et qu'une tribune ne devait pas rester muette et silencieuse. Une association, un parti, est un corps moral, dont l'âme, à mon avis, est la bibliothèque et dont la voix est la tribune. Le lecteur assidu, tout en se nourrissant lui-même, donne à cette âme la vie qui lui est propre, et l'orateur donne à la tribune qui est la voix, la parole, qui la fait vibrer. Au reste, Messieurs, c'est ce que fait depuis un an le Cabinet de Lecture Paroissial. Aussi, avec quelle rapidité, cette institution naissante ne s'est-elle pas développée ? Et quelles ne sont pas ses garanties pour l'avenir ? Cependant, Messieurs, malgré tous les moyens, s'il m'était permis de vous faire connaître ici une pensée, qui m'est personnelle, je vous dirais que, dans mon humble opinion, il manque encore au Cabinet de Lecture Paroissial, une chose, essentielle au parti catholique, pour qu'il puisse remplir avec un plein succès tous les devoirs de son apostolat, dans l'état actuel de la société. Cette chose, Messieurs, peut-être l'avez-vous devinée, c'est le journalisme religieux. Ce serait, il me semble, pour le parti catholique, comme le complément de sa bibliothèque et de sa tribune.

Vous avez déjà le bon livre contre le mauvais livre ; la parole vraie contre la parole fausse : vous attiriez alors contre la plume de l'erreur, la plume de la vérité. On ne saurait se le dissimuler, Messieurs, la presse est la puissance des temps modernes. C'est par elle surtout, que l'esprit révolutionnaire, répand partout le mensonge, avec un art qui séduit ceux là même qui ont horreur de ses infâmes doctrines. Chaque jour l'erreur s'en sert contre la vérité avec un succès allarmant. Ne serait-il pas juste, Messieurs, que la vérité ; mais que la vérité seule, la vérité sans fard, la vérité non amoindrie, la vérité dans le sens divin du mot, la vérité se donnant pour ce qu'elle est, la force de Dieu s'en servit contre l'erreur ? Et même ne serait-il pas à propos que la vérité prévint l'erreur ? Pourquoi, Messieurs, pour tout dire en un mot, n'aurions-nous pas notre presse religieuse en Canada ? Je n'impose ici mon opinion à personne ; mais il me semble que sans le journalisme religieux, il manquera toujours à l'Apostolat Laïque une arme très importante ; pour ne pas dire nécessaire dans l'état actuel de la société.

Car, daignez remarquer, Messieurs, que la presse irreligieuse a déjà son parti parmi nous. Il est encore bien faible, il est vrai; et cependant il est à craindre; car une mauvaise plante pousse d'elle-même et sans culture. Hier, ce n'était qu'un arbrisseau, et aujourd'hui c'est un arbre, dont l'ombre malsaine s'étend déjà au loin, et malheur à l'imprudent qui oserait s'y reposer! Plus malheureux encore serait l'infortuné qui se nourrirait de son fruit de mort et de corruption! Un jour, un homme de science et d'éloquence; un de ces orateurs à la parole forte et étincillante, s'exprimait ainsi dans une réunion littéraire: "La seconde année du règne de Darius, disait-il, en citant l'écriture, le Prophète Zacharie, ayant levé les yeux, vit un volume volant, long de vingt coudées et large de dix: et il sut de l'ange, qui était en lui, que ce volume était la malédiction qui allait se répandre sur toute la surface de la terre, parce que tous les hommes de rapines et de mensonges seraient jugés d'après ce qui était dans ce volume qui volait." Or, savez-vous, Messieurs, quel était le sens qu'il donnait à ces paroles sacrées? Il les appliquait au journalisme irréligieux, qui s'élève chaque matin, au-dessus des cités, et dont les feuillets emportés aussitôt par un vent de mort, répandent la malédiction sur toute la surface de la terre. Ce fléau, il est vrai, Messieurs, est encore loin de peser sur nous de tout son poids. Les feuillets du volume volant du Prophète, ne s'élèvent pas encore chaque matin pour planer au-dessus de la cité. Cependant, pouvons-nous nous regarder comme exempts de cette malédiction qui menace de se répandre sur toute la surface de la terre, et tôt ou tard n'en serons-nous pas la victime, comme tant d'autres peuples, qui en ont déjà ressenti tous les funestes effets? Trop de sécurité de notre part, Messieurs, serait une grave imprudence; dont les suites seraient tout-à-fait désastreuses pour le pays; tandis que des mesures de précaution et de prudence, ne pourront jamais avoir que d'heureux résultats. Ainsi donc, avant que le mal n'établisse son règne parmi nous, pour y causer ses affreux ravages, pourquoi le parti catholique en Canada, n'aurait-il pas lui aussi, son volume volant écrit en faveur de la vérité et du bien? Pourquoi les pages de la vérité ne s'envoleraient-elles pas assez nombreuses, assez rapides pour porter la bénédiction, la lumière et la vie, avant même que les pages volantes de l'erreur ne portent la malédiction, les ténèbres et la mort? Telle serait à mes yeux, dans l'état actuel de la société, l'âme de l'Apostolat Laïque, la presse religieuse, l'amie de la vérité et l'ennemi mortelle du mensonge. "Muni d'ongles et d'ailes, a dit un homme, qui voit et qui mieux encore sent les besoins de l'époque actuelle: Muni d'ongles et d'ailes le journalisme religieux poursuit le mensonge sous quelque forme qu'il paraisse: et partout où il va, il l'atteint, le combat, le blesse et le tue quelquefois: en tout cas, il l'empêche de régner sans inquiétude, de prendre racine, de faire la nuit noire, là où il s'est déjà établi." Si ces paroles sont vraies, Messieurs, et pour ma part, j'en suis intimement convaincu, le journalisme religieux ne convient pas seulement à notre siècle, qui est un siècle de mensonge, mais il lui est nécessaire en quelque sorte. Car, je l'ai dit, Messieurs, et je le répète, chaque âge a ses besoins et ses formes. Sous Louis XIV, il n'était guères question alors de journalisme religieux, et l'immortel Bossuet en parlant de l'Apostolat Laïque, indiquait à sa manière les moyens qui convenaient plus particulièrement à cette époque. Mais, pensez-vous, Messieurs, que si ce génie, cet

esprit transcendant, reparaisait sur la terre, pensez-vous, dis-je, que son opinion différerait de celle de ces illustres évêques, de ces lumières de la France qui se sont accordés à nommer le journalisme religieux, tel que je l'entends ici, une grande *Institution Catholique*? Non, Messieurs, au contraire, cette voix puissante vous dirait comme eux, que le moyen le plus efficace pour le Laïque d'exercer les droits et de remplir les devoirs de son Apostolat, aux temps modernes, c'est la presse religieuse et catholique avant tout? Ce grand homme vous redirait avec son Eminence, l'Archevêque de Rheims: "que la presse catholique mérite les encouragements de l'Episcopat, dont le devoir d'ailleurs est de la surveiller et de l'avertir, quand elle s'écarte de la vérité ou des règles de la sagesse, sans toutefois la gêner dans son allure, qui réclame une certaine liberté." Cette bouche éloquente vous parlerait le même langage que le savant Evêque d'Anney tenait au Rédacteur en chef d'une revue catholique: "Je voudrais surtout, lui disait-il, que vous eussiez quelques-uns de ces jeunes Laïques, qui montrent tant de zèle pour les choses de Dieu. Vous ne céderez pas au préjugé, heureusement très peu répandu, que les Laïques ne doivent pas entrer dans les discussions religieuses. Tâchez donc d'attacher à notre œuvre, poursuit-il, avec chaleur, des Laïques de bonne volonté. Et en manque-t-il, parmi ces jeunes et courageuses intelligences qui osant aux yeux de tous professer leur foi par leurs œuvres, ne demandent pas mieux que d'avoir des occasions favorables pour la défendre par leurs écrits?" Que dites-vous, Messieurs, de ces paroles surtout: "et en manque-t-il parmi ces jeunes et courageuses intelligences?" Ne sont-elles pas remarquables, et ne conviennent-elles pas en tous points à la jeunesse catholique de la ville de Montréal? En effet, Messieurs, ces jeunes et courageuses intelligences, sont elles rares parmi nous? Plusieurs sont déjà venues à cette tribune briller d'un vif éclat; et combien d'autres encore, qui n'attendent pour se montrer que l'occasion favorable! Il n'y a que quelques mois, un jeune homme m'écrivait pour me faire connaître sa vocation. Sa lettre était pleine de sentiments et de cœur. "Il ne nous reste plus, me disait-il en terminant, qu'à combattre sous le même drapeau... l'écrivain, le journaliste religieux, le chrétien qui a une plume et du cœur, n'est-il pas le bras droit du prêtre." Voilà, Messieurs, une jeune intelligence, ou plutôt un cœur qui comprend l'Apostolat Laïque; et ce cœur n'est pas seul, animé de ces beaux et nobles sentiments; tous ceux, qui sont ici, brûlent du même feu et palpitent de la même ardeur. Mais je crains, Messieurs, d'abuser de votre patience, je n'ai plus qu'un nom à vous citer en faveur du journalisme religieux et je termine. Ce nom est encore une des gloires les plus pures de l'Episcopat français: Devant lui toutes les opinions s'inclinent respectueusement. C'était en 1847, au plus fort du combat pour la liberté de l'Eglise; cet éminent Prélat crut utile de définir les droits et les devoirs de la presse catholique. Son livre, qu'il appelle lui-même un petit traité pratique sur le journalisme, est une véritable charte de la presse religieuse. On sent que celui qui l'a formulé, avait non seulement l'autorité, la mission et la doctrine, mais encore l'expérience, la connaissance des personnes et des choses aussi bien que celles des principes. Ce Prélat n'est pas seulement un théologien véritable; c'est l'homme politique, l'homme d'état à un degré éminent, qui étudie au grand jour la société actuelle, au besoin de laquelle il est chargé

de pouvoir. Aux yeux de cet auguste Pontife, de cet écrivain remarquable, le journalisme religieux n'est pas seulement une occupation utile et sérieuse ; ce n'est pas seulement un moyen efficace d'exercer l'Apostolat Laïque, c'est à lui seul tout un Apostolat. Et pour se convaincre de la justesse de son observation, il suffit de considérer rapidement l'objet et les travaux du journalisme religieux : c'est le même que celui de l'Apostolat Laïque ; c'est à dire l'obligation de défendre la vérité quelconque, mais surtout la vérité divine, contre l'erreur. Ainsi son objet, comme celui de l'Apostolat Laïque, dans l'état actuel de la société, est d'attaquer l'esprit révolutionnaire en se servant de la vérité contre le mensonge ; et pour cela, il doit travailler sans cesse à rendre aux mots leur signification propre, et à remettre à la société ses définitions doctrinales, qui faisaient autrefois sa force, sa gloire et son bonheur ! Il doit surtout se hâter de rendre à leur vrai sens les grands mots, *Raison, Progrès, Civilisation, Liberté*, que le mensonge a pervertis, et mis à l'usage de la révolution. Méprisant les définitions fausses et insidieuses de l'esprit révolutionnaire, le journalisme religieux doit définir toutes ses doctrines dans le sens chrétien et catholique. Ainsi, parlant de la *raison*, il n'en fera pas comme le philosophe des temps modernes, une puissance imaginaire qui part du doute et qui aboutit à l'absurde. Mais il vous définira au contraire avec le philosophe chrétien la raison, cette faculté sublime, qui a pour objet de mettre l'esprit de l'homme en rapport avec le Verbe Divin ; pour que l'esprit de l'homme puisse l'embrasser dans ses manifestations multiples, en saisir les ineffables caractères, et en déduire par voie de conséquences logiques, toutes les applications pratiques, que ce Verbe Divin recèle en lui-même, pour le perfectionnement intellectuel et moral de l'homme et de la société. Ayant ensuite à vous entretenir du *Progrès*, le journalisme religieux ne vous le montrera pas dans le renversement de la pyramide, le sommet en bas et la base en l'air. Il n'essayera jamais de vous faire croire que le progrès est le développement de tout ce qui agrandit le cercle des désirs et des satisfactions matérielles. Il ne vous parlera même pas des singes, qui progressent, si ce n'est pour en rire. Mais, éclairé des lumières de la vérité et du bon sens, il vous dira, que le véritable progrès consiste à suborner l'ordre inférieur à l'ordre supérieur, l'ordre matériel à l'ordre moral ; qu'il consiste par conséquent dans la marche ascensionnelle de l'esprit humain ; dans tout ce qui agrandit l'âme, élève l'intelligence et ennoblit le cœur. Aux yeux du journaliste religieux, le progrès, c'est tout ce qui relève le caractère et les idées qui mettent en rapport l'homme et Dieu, la terre et le ciel, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel : en un mot, c'est le *Progrès* : non celui de l'esprit moderne ou du mensonge qui recule au lieu d'avancer : mais celui de l'esprit chrétien, ou de la vérité, qui croit à la fois devant Dieu et devant les hommes ! Il y a aussi dans le monde, Messieurs, une *Civilisation*, qui est l'œuvre des sophistes. Sans Dieu, ou sans autre Dieu que le Dieu des bonnes gens, telle civilisation n'a jamais pu former que des sociétés qui à peine sorties de l' enfance, ont été livrées de suite au caprice ou à la force, à tous les accidents du despotisme ou de l'anarchie. Or, le journalisme religieux, l'ennemi déclaré du mensonge saura vous mettre en garde contre les pièges de cette civilisation, qui a tant de charmes et d'artifices pour un grand nombre : et en même temps il vous fera sentir et goûter tout ce qu'a de solide la *civilisation* au point de vue catholique,

celle qui consiste à former des citoyens, c'est à dire des hommes honnêtes, des hommes utiles, des hommes qui connaissent et respectent le bien religieux, condition nécessaire, Messieurs, de tout état social, digne de ce nom. Enfin lorsque le journalisme religieux aura à parler de *liberté* : ce ne sera pas la *licence* : cette faculté de tout dire et de dogmatiser en tout : cette législation virtuelle par conséquent de tous les vices. Ce ne sera pas la liberté dans le sens impie, ce sera la liberté dans le sens chrétien et légitime : la liberté telle qu'elle doit être, qui consiste à faire ce qu'on veut en faisant ce qu'on doit : la vraie liberté en un mot, celle qui est exclusive du mal.

Voilà, Messieurs, quel serait pour nous l'objet spécial du journalisme religieux ; rendre aux mots leur vrai sens et aux doctrines sociales leur vraie définition : afin de préserver par là notre jeune société de toutes les aberrations d'une fausse raison : de tous les dangers d'un progrès qui conduit à l'abîme ; de tous les artifices d'une civilisation, qui se change bientôt en une sauvage barbarie ; enfin, de tous les charmes trompeurs d'une liberté, qui mène infailliblement aux fers de la tyrannie. Cet objet, Messieurs, mérite-il que vous vous en occupiez ? Pourtant, je n'ai pas encore tout dit sur ce chapitre : à côté de tous les avantages, que je viens d'avoir l'honneur de vous énumérer, je pourrais encore en signaler un grand nombre d'autres. En effet, Messieurs, que d'injustices que le journalisme seul peut démasquer ! Que d'abus que seul il peut détruire ! Que de puissances oppressives que seul il peut intimider ! Que d'institutions utiles à la religion que seul il aide à naître, que seul il met à l'abri de la ruine, et cela uniquement par l'autorité d'une parole ferme, publique, infatigable, et surtout toujours vraie ! Que faut-il de plus pour que du côté de son objet il soit une sorte d'Apostolat ? Maintenant considéré dans ses travaux, le journalisme religieux offre encore les mêmes caractères. Dans toutes les contrées du monde, où il est établi, vous le trouvez partout, et par le nombre, et par la richesse et par toutes les richesses humaines, moins fort que ses adversaires, que néanmoins il tient tous en échec. N'est-ce pas la marque du véritable Apostolat ? Comme lui aussi, ne protège-t-il pas le faible contre le puissant, et l'humble de cœur contre le superbe ? Comme lui, ne combat-il pas les passions mauvaises, et en les combattant, ne les soulève-t-il pas souvent contre lui-même ? Alors, que de moyens les ennemis de Dieu ne mettent-ils pas en jeu pour lui imposer silence ! C'est la persécution : et la persécution, Messieurs, c'est la consécration des œuvres saintes : cette consécration est infiniment glorieuse ! Aussi comme il faut être fiers et heureux de leurs coups, fiers comme le soldat l'est de ses blessures, et heureux comme l'apôtre l'est de son martyre ! Mais je m'arrête, Messieurs, vous m'avez compris. Vous avez un Apostolat à remplir, et par conséquent un but à atteindre : pour cela il vous faut des moyens pour y parvenir. Plusieurs de ces moyens sont déjà à votre disposition, et vous en profitez pour attaquer l'erreur et défendre la vérité. Mais il manque à votre œuvre un moyen indispensable aux temps modernes, le *journalisme* religieux. J'ai l'espoir que vous l'aurez bientôt, et que cette nouvelle institution fera briller notre patrie d'une gloire nouvelle ! En attendant, Messieurs, soyons unis d'esprit et de cœur ; afin d'être toujours prêts à répondre aux grandes vues que la divine providence a sur notre beau pays !

Maintenant, Messieurs, ma tâche est terminée. Vous avez devant vous la pierre, que le Comte Joseph

de Maistre demanda, à tout homme, qui a la force d'en apporter une pour l'édifice auguste, qui élève en ce moment la société moderne. Comme vous voyez, Mesdames et Messieurs, cette pierre n'est ni très grosse, ni très belle, ni très polie, elle est proportionnée à l'habileté et à la force de l'ouvrier. Elle n'occupe dans le plan général de l'édifice qu'une bien petite place, à côté de tant de beaux discours, de charmantes poésies, d'aimables causeries, de chaleureuses improvisations, et l'œil du visiteur passera j'en suis sûr, sans la remarquer. Mais vous, Messieurs, qui m'avez vu à l'œuvre, vous, surtout jeunesse catholique de Montréal, qui avez été témoins de mes efforts, j'ai la douce confiance que vous conserverez du moins le souvenir de ma bonne volonté.

EXTRAIT D'UNE LECTURE PUBLIQUE

FAITE PAR LE RÉV. MESSIRE P. DENIS, DIRECTEUR
DU COLLEGE DE MONTRÉAL, LE 3 NOVEMBRE 1857.

INCENDIE DE MONTRÉAL EN 1852.

Un jour, le cœur navré d'un indicible deuil,
Et jetant un dernier mais déchirant coup d'œil,
Sur son peuple traîné vers la Perse ennemie,
Au milieu de Sion, le sombre Jérémie
Pour chanter le malheur de ses frères proscrits,
Fit redire aux échos de lamentables cris.

O Montréal, pourquoi, comme la Cité veuve,
Puisque le sort te plongé en une même épreuve,
Pourquoi n'aurais-tu pas quelqu'un de tes enfants
Qui, pour calmer un peu les sanglots étouffants,
Et relever ton front courbé par la tempête,
Répéterait encor les accents du prophète ?

O ciel ! encore un coup la colère de Dieu
Vient d'inonder tes murs d'un déluge de feu ;
Cité, toi que berçait le rêve chimérique
De te voir saluer Reine de l'Amérique,
La Justice aujourd'hui te désigne pour but ;
Il faut pour l'apaiser un plus large tribut,
Un tribut qui t'épuise et ne te laisse guère
Que le rôle et le nom d'une ville vulgaire.
Quel fléau destructeur que ce fléau géant,
Fait pour tout engloutir dans son gouffre béant !
Hélas ! nous l'avons vu ce moissonneur superbe
Raser notre Cité comme l'on rase l'herbe.
Serviteurs dévoués du tyran furibond,
Les vents le secondaient dans leur vol vagabond,
Et de tous les côtés leurs perfides rafales
Secouant sur nos toits, ses torches infernales,
Les ont dans des brasiers abimés sans pitié ;
Notre ville, grand Dieu ! dans plus de la moitié
N'offre à l'œil du passant, que ce spectacle navre,
Qu'un squelette hideux, une cité-cadavre.
Elle dont on vantait l'étalage si beau,
Pour voiler son sein nu n'a pas même un lambeau ;
Cé n'est qu'une forêt de tristes cheminées,
Qu'un amoncellement de pierres calcinées,
Où, pour sortir encor, le sinistre élément
Sous la cendre caché, sommeille sourdement.

L'imagination qui souvent exagère,
Ne peut tracer ici qu'une esquisse légère,
Impuissante qu'elle est à rendre le tableau

Tel que l'a dessiné le terrible fléau.
O catastrophe horrible, unique dans nos fastes !
O jour le plus affreux de tous les jours néfastes,
Lorsqu'un peuple innombrable, éperdu, consterné,
Aux fureurs d'un volcan se vit abandonné ;
Et, dans un même jour et presque à la même heure,
Privé de vêtements, de vivres, de demeure !
Quelle confusion règne de toutes parts !
Les cris et les sanglots remplissent nos remparts !
Des vieillards, des enfants la foule infortunée,
La vierge qu'à l'autel attendait l'hyménée,
Le malade, porté sur son lit de douleurs,
La mère qui soupire, et qui mêle ses pleurs
Aux pleurs de son enfant pressé sur sa mamelle,
Hors des murs embrasés, tout s'enfuit pêle-mêle.
O déchirant spectacle ! un nuage étouffant
Venait d'asphixier un jeune et tendre enfant ;
Emue amèrement jusqu'au fond des entrailles,
Sa mère le dépose au milieu des broussailles,
Et détourne les yeux par un suprême effort ;
L'amour ne peut souffrir l'outrage de la mort.
De ses émotions quelle âme assez maîtresse
Pourrait donc retracer cette grande détresse
Qui tire des sanglots de tous les cœurs humains ?
O vous tous qui passiez par ces tristes chemins,
Vos regards ont-ils pu fixer sans épouvante
D'une ville aux abois cette scène étonnante,
Quand, pour la reformer sur un plan tout nouveau,
Dieu fit passer sur elle un terrible niveau.

Des hommes cependant la troupe plus hardie
Longtemps résiste encore au fongueux incendie ;
Mais, de tant de succès le vainqueur enivré
Vent que tout le faubourg enfin lui soit livré.
Tel un lion farouche acharné sur sa proie,
Des griffes et des dents, la déchire et la broie ;
Vainement la victime, en face de la mort,
Sous l'étreinte cruelle et s'agite et se tord ;
Ce n'est qu'en arrachant les restes de sa vie
Que du tyran des bois la rage est assouvie.
Tel, s'étendant sur nous le vorace élément
Dans nos convulsions trouve son aliment.
En vain pour l'étouffer, sous le jeu des machines,
Les ondes, par torrents tombent sur les ruines,
En vain, du noir salpêtre empruntant le secours,
Par des écroulements veut-on couper son cours,
L'indomptable fléau, qu'irrite la barrière,
Bondit comme un coursier et poursuit sa carrière.
Les obstacles pour lui ne sont qu'un aiguillon ;
Tout ce qu'il a touché se change en tourbillon ;
La muraille qui croule et le toit qui s'affaisse
Soulèvent mille flots d'une vapeur épaisse
Dont le flambeau du jour est lui-même obscurci ;
Tout, à l'œil effrayé, rappelle en raccourci
Cette horrible prison, profond et vaste gouffre,
Mélange incandescent de bitume et de soufre,
Épouvantable lieu, pour apanage échu
Aux tristes légions de l'Archange déchu,
Et dont un autre Homère, à notre âme saisie
Déroule le tableau de sombre poésie.
Après un généreux mais inutile effort,
Nos braves citoyens, n'attendant que la mort
S'ils donnent à la lutte une plus longue suite,
Pensent qu'il faut chercher leur salut dans la fuite.
Mais avant la retraite, ils tâchent d'arracher
Ce qui se peut soustraire à l'immense bûcher,
Et, sans que du danger la crainte les effraie,
Par des routes qu'enfin leur courage se fraie,
Ils traînent au travers des sinistres lieux
Un reste de leurs biens, prix de tant de sueurs.

Si grande qu'elle soit, la douleur se tempère,
 Quand on mêle ses pleurs aux larmes de son père ;
 Saint Pontife, le Ciel, — preuve de son courroux !
 Le Ciel, en ce moment, te séparerait de nous.
 Si tu savais combien la Ville de Marie
 A réclamé de fois ta présence chérie,
 Sans doute que ton cœur en serait soulagé,
 Car le brutal fléau t'a Toi-même outragé.
 Ni ta rare vertu, ni ta dignité sainte
 Ne t'ont mis à l'abri de sa cruelle atteinte.
 Pourtant l'Autel sacré de la Mère de Dieu,
 L'apôtre qui reçut la garde de ce lieu,
 Les restes vénérés du Pontife Lartigue,
 Tout au fleuve de feu devait mettre une digue ;
 Il est vrai, mais le Ciel, d'un avis différent,
 Voulut que, retrempé dans les eaux du torrent,
 Ton courage, toujours et si ferme et si calme,
 D'un martyr nouveau te méritât la palme.

Lorsqu'envoyé d'en-haut, l'Ange exterminateur
 Vint briser d'Israël le fier dominateur,
 Dans la fatale nuit son glaive ne fit grâce
 A nul des premiers nés de l'infidèle race,
 Mais épargna les lieux dont le sang de l'agneau
 Avait marqué la porte et son double poteau.
 Il est dans Montréal deux asiles de vierges
 Qui, de l'Ange de feu, n'ont pas senti les verges.
 L'un d'eux veille à l'honneur de la Pudicité,
 Dans l'autre, règne en paix, la douce Charité.
 Déjà le dur fléau que la rage transporte
 De l'un et l'autre asile avait touché la porte,
 Quand soudain, détournant son cours impétueux,
 L'Ange exterminateur passe respectueux.

Mais voici que la Nuit, au lieu de nos désastres
 Nous donne à contempler la lumière des astres ;
 Enfin notre tyran, las de nous torturer
 Va du moins cette nuit, nous laisser respirer.
 Non... il faut qu'à nos yeux sa fougue opiniâtre
 Joue un drame nouveau sur un nouveau théâtre ;
 Non, c'est trop peu pour toi, sépulcre dévorant,
 D'avoir enseveli le faubourg Saint-Laurent ;
 Ta rage insatiable exige une autre épreuve,
 Tu veux, en embrasant les bords de notre fleuve,
 Voir si ses grandes eaux pourront venir à bout
 De te faire laisser une maison debout.

Cependant les torrents d'une épaisse fumée,
 Au loin, de nos malheurs portent la renommée ;
 D'une calamité ce signe non trompeur
 Dans tous les cœurs humains, réveille la stupeur.
 Bientôt, pour soulager tout un peuple en détresse
 De toutes parts on vient, on accourt, on s'empresse.
 La spontanéité de ces secours offerts
 Calme déjà les maux que ce peuple a soufferts :
 Les uns, de leurs trésors prodiguant l'assistance
 Donnent des vêtements et de la subsistance ;
 D'autres, sans exiger de sordides l'yers,
 Invitent leurs amis dans leurs propres foyers.
 La coutume d'ouvrir la porte hospitalière
 Chez nos concitoyens de tous temps familière
 En offrant un refuge au pauvre incendié,
 Le soustrait à l'affront de l'avoir mendié.
 En dépit, toutefois, d'offres si généreuses,
 Que de familles, Ciel ! encor bien malheureuses !
 Réduites à loger sous d'étroits pavillons ;
 Sans autres vêtements que de légers haillons,
 Il leur faut, promenant leur timide indigence,
 De la pitié publique implorer l'indulgence.
 D'asile, d'aliments, ces pauvres dénués,

L'œil affligé les voit pâles, exténués ;
 Et, pour mettre le comble aux maux de l'incendie,
 Arrive, à pas pressés, la triste maladie.
 Dans Montréal, jadis si joyeux, si bruyant,
 Règne, comme au désert, un silence effrayant ;
 Des innocents plaisirs les douceurs disparues
 Ne laissent plus couler que les pleurs dans nos rues.
 Pauvre ville, naguère opulente Cité,
 Te voilà donc réduite à la mendicité.
 Consternée, abattue après un coup si rude,
 Reprendras-tu jamais ta première attitude ?
 Oui tu la reprendras ; ce légitime espoir
 Ton courage et ta foi nous le font concevoir.
 Mais il faut que ton peuple, à son Dieu plus fidèle
 De plus pures vertus se montre le modèle.
 Il faut purger tes murs des livres immoraux
 Que l'Enfer te vomit par ses noirs soupiraux ;
 Bannir loin de ton sein ces exécrables drames
 Qui n'attirent sur toi que des scènes de flammes ;
 Veiller avec un soin encor plus spécial
 Sur la moralité de ton corps social,
 Et ne plus exposer ta tête pécheresse
 Aux trop sensibles coups de la main vengeresse.
 Alors, qui peut du ciel connaître le secret ?
 Qui sait si, respectant le sévère décret,
 Qui jusqu'au dernier rang te condamne à descendre,
 Tu ne sortiras pas plus belle, de ta cendre ?

LECTURE DE L. W. MARCHAND, Ecr., Avocat
 sur l'heureuse influence des Cabinets de Lecture,
 et l'influence funeste des mauvais Romans,

le 17 Mars 1857.

Messieurs,

Le 16 février dernier, à pareille heure, une assemblée nombreuse et brillante, composée des membres les plus marquants du Cergé, du Barreau, de la classe Marchande et Industrielle, se réunissait dans cette même enceinte. Tous avaient obéi à l'impulsion de nobles sentiments, d'une pensée généreuse et patriotique. Ces sentiments, cette pensée, exprimés d'une manière éloquente, développés dans l'abondance du cœur, au sein de cette réunion, après y avoir ému délicieusement un auditoire distingué, trouvèrent de l'écho, au dehors. Avec quel plaisir n'avons-nous pas vu les brillants discours qui furent prononcés dans cette soirée littéraire, dont le souvenir durera aussi longtemps que l'œuvre salutaire dont elle fut l'inauguration !

Pénétré des idées grandes et élevées que ces discours renfermaient, je voyais déjà la nouvelle Institution grandir, dans l'enceinte de notre ville d'abord, puis étendre son influence bienfaisante dans toutes les parties du pays. Je pensais à l'énergique impulsion qu'elle ne tarderait pas à donner au mouvement intellectuel qui, plus que jamais, se fait sentir parmi nous. Je me plaisais à considérer quel secours puissant cette Institution pourrait fournir plus tard à l'honorable Surintendant de l'Instruction dans l'accomplissement de la tâche importante qui lui a été dévolue pour le bonheur du Bas-Canada. J'admiraïs les facilités qu'elle offrirait à l'exercice de l'Apostolat laïque ; cette sublime théorie qui a été si bien développée par M. le Supérieur du Séminaire. Enfin je songeais à la joie que de si beaux résultats feraient éprouver au pieux Directeur du Cabinet de lecture Paroissial, de ce digne et vertueux prêtre qui après avoir conçu le

projet de cette belle œuvre, s'est effacé modestement, laissant à d'autre, le soin d'en jeter les fondations.

J'en étais là de ces douces réflexions, quand M. le Directeur lui-même vint me prier de faire une lecture pour ce soir. Le désir de contribuer à cette œuvre grande et patriotique me fit oublier le sentiment de mon incapacité, et j'osé en ce moment vous présenter à titre d'essai, quelques réflexions sur l'heureuse influence des *Cabinets de Lecture*. C'est à la charité que cette société doit son existence, et l'Indulgence est fille de la Charité. J'espère donc pouvoir me la promettre en ce moment, de votre part.

Un écrivain a dit que la *Nationalité* est un don de Dieu. Ceci est surtout vrai pour un peuple comme le nôtre, qui n'est ce qu'il est que par sa Foi et sa Religion. Nos pères l'avaient bien compris, car après avoir conservé religieusement, avec amour, ce don de Dieu, ils nous l'ont légué comme notre plus précieux héritage.

Un trait de notre histoire fera voir mieux que tout ce que je pourrais dire, jusqu'à quel point le sentiment National était développé chez eux.

Il n'est personne qui ne conçoive combien les Canadiens durent avoir à souffrir pendant les premières années qui suivirent la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Ce peuple avait cependant accepté sans murmurer, le coup fatal qui le frappait dans ses affections les plus chères, en l'arrachant violemment aux bras de sa mère-patrie. Aussi humble et résigné après la défaite, qu'il avait été courageux et infatigable pendant la guerre, il s'inclina devant les décrets de la Providence et déposant les armes, il s'en retourna paisiblement dans ses foyers, demander l'oubli de ses malheurs, à la Religion, à la vie de famille et aux travaux des champs. Nation, d'une part aux mœurs douces et bienveillantes, et qui ne demandait qu'à vivre en paix sur le sol de la patrie; d'ailleurs, étrangers en leur qualité de Catholiques à la Religion et à la politique de leurs nouveaux maîtres, les Canadiens n'eurent pendant longtemps aucune part aux affaires PUBLIQUES.

L'acte de 1791 mit fin à cette odieuse exclusion. C'était de la part du Gouvernement Impérial une protestation contre toute tentative de *dénationaliser* le pays. Pitt, l'auteur de cette mesure, avait déclaré en l'introduisant que son but était de donner aux Canadiens-Français la prépondérance due à leur grande majorité, dans la direction de leurs affaires publiques. Burke avait reconnu l'impossibilité d'amalgamer deux races différentes de Religion, de langues, de lois et de mœurs. Lord Grenville avait rendu hommage à l'attachement de nos pères à leurs institutions et à leurs coutumes. "Loin d'être un préjugé, s'était-il écrié, cet attachement prend sa source dans les plus nobles sentiments du cœur humain."

De fait, cet acte de 1791 était une reconnaissance implicite de la Nationalité Canadienne-Française.

C'est, du moins, ce que se disaient nos pères, dans la joie de leurs cœurs, en entendant la proclamation d'une constitution libre. Aussi, quels beaux projets ne formèrent-ils pas pour se préparer à l'exercice des nouveaux droits politiques qui leur étaient conférés.

(1) L'Histoire nous apprend qu'il s'établit dès 1791, au milieu des Canadiens-Français une association ayant pour but de répandre les connaissances utiles dans le pays. On y traita toutes sortes de questions politiques, commerciales, littéraires et scientifiques.

L'éducation, l'agriculture, les qualités nécessaires à un député, firent le sujet ordinaire des discussions de ses membres, dont quelques-uns, dans un noble excès de zèle, allèrent s'offrir pour instruire gratuitement les enfants du peuple. Oh! que j'aime à me représenter les Panet, les Papineau, les Taschereau, les Rocheblave, et tant d'autres orateurs éminents de la société canadienne, s'exerçant dans leurs réunions aux joutes de la parole, et se préparant à plaider éloquemment en faveur de cette belle langue française, dont on devait plus tard, chercher à proscrire l'usage comme texte parlementaire!

Ah! Messieurs, que ce trait de notre histoire est beau! Où trouver ailleurs une preuve plus frappante de la noblesse et de l'élevation du sentiment National qui animait la génération de cette époque; où trouver un plus grand exemple de modération en face d'un succès si inespéré? Car c'est au moment même, où elle ne pouvait se défendre des plus tristes pressentiments sur le sort qui lui était réservé, que la nouvelle de ce triomphe providentiel lui parvint. La première pensée de ces vaillants défenseurs de la cause Canadienne fut une pensée de gratitude, qui s'éleva toute radieuse vers Dieu. La reconnaissance est un fleur dont le parfum n'est jamais si doux que dans les jours de fête. Dans les rares moments de bonheur qu'il est donné à l'homme de goûter ici bas, il n'y a pas place dans l'âme pour d'autres sentiments. Le cœur est tout à la charité, à l'amour du prochain et à l'amour de la patrie. Aussi les chefs du parti Canadien oublièrent-ils leurs souffrances d'hier pour porter toute leur attention sur les besoins du peuple, sur son bonheur, sur son éducation morale et politique. C'est sous l'impulsion de ces nobles idées, de ces désirs patriotiques qu'ils jetèrent les bases de la belle et puissante association de 1791.

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que cette société, née il y a soixante six ans d'une pensée nationale et religieuse, n'a jamais cessé d'exister, ou plutôt que c'est elle-même qui tient aujourd'hui une de ses séances? C'est du moins ce que penseraient ses illustres fondateurs, s'il leur était donné de faire partie de cet auditoire distingué. Il est si facile de hier le passé au présent; par le trait-d'union d'un sentiment commun. N'avons-nous pas le même but, la même sollicitude pour le bien du peuple, le même dévouement patriotique? Seulement notre position est plus belle. Grâce à l'énergie et à la persévérance de nos devanciers, la nationalité Canadienne-Française est maintenant assise sur des bases solides. Elle a fructifié comme tous les dons de Dieu, quand on les cultive dans la pureté du cœur.

Mais si nous n'avons pas lieu d'entretenir les mêmes craintes que nos pères sur le sort futur de notre race, si nous pouvons envisager l'avenir d'un regard plus calme, gardons nous néanmoins d'une trop grande sécurité, si ce n'est pour nous mêmes, du moins pour les générations qui nous succéderont; car de nouvelles épreuves sont peut-être réservées à nos descendants. Qui sait, s'ils n'auront pas à souffrir à raison même des glorieuses destinées qui les attendent? Il faut donc, dans une sage prévision de ce qui peut arriver, se hâter d'amasser au milieu de nous des trésors de vertu, d'intelligence et d'éducation; et travailler de toutes nos forces à l'avancement moral et politique de notre population. L'esprit d'association nous facilitera cette tâche, par le moyen des *Cabinets de Lecture*, comme en 1791, il a facilité celle des défenseurs de nos libertés. Ils peuvent devenir la sauvegarde des intérêts de notre race, et une source inépu-

(1) Garneau, t. 3, p. 540.

sable de prospérité nationale, par l'heureuse influence qu'ils exerceront à la fois, sur l'esprit et sur le cœur de la jeunesse canadienne, en lui enseignant ses devoirs envers Dieu et la société.

Cette double tâche, sera remplie par la présence du prêtre et par son influence dans les Cabinets de lecture.

Jusqu'ici, nous connaissions bien le Prêtre au village :

L'homme de Dieu, dont le saint ministère,
Du peuple réuni, présente au Ciel les vœux,
Ouvre, sur le rameau, tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Béniit et les moissons, et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Consacre son hymen, l'accompagne au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est, pour le village, une autre providence.

Delisle, l'Homme des Champs.

Nous connaissions bien mieux encore le prêtre de nos villes ; car c'est autour de nous, sous nos yeux, sur nous-mêmes, qu'il exerce tous les jours, sa douce influence. Aussi, est-ce un ami pour nous, Citadins. C'est lui qui reçoit le premier nos souhaits de nouvelle année. C'est encore lui qui ferme la marche de nos Processions Nationales, car il est aussi, nous le savons tous, un bon citoyen.

Mais nous ne connaissions pas encore le prêtre au Cabinet de Lecture.

Dieu merci, ce nouvel ami nous est acquis. L'éloquent discours que vous venez d'entendre vous a montré l'importance de cette coopération. Le Prêtre en effet étant le dépositaire, le gardien né de la Doctrine et de la morale, c'est à lui surtout qu'il appartient de guider la jeunesse au début de la vie. Pour cela il entourera de sa sollicitude les jeunes gens qui fréquenteront les salles de cet établissement : Nobles fonctions qu'un autre poète a ainsi décrites :

Je me dis que je vais donner à leur esprit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage.
Flambeau d'un jour plus pur que les traditions
Passant, de main en main, aux générations.
Puis, je pense tout haut pour eux, le cercle écoute,
Et mon cœur dans leur cœur se verse goutte à goutte.

Mais ce ne sera pas seulement par des discours que le prêtre cherchera à former le cœur de la jeunesse. Il s'intéressera au choix de ses lectures et y portera une attention toute spéciale. C'est sous ce rapport surtout, que sa présence dans les sociétés de ce genre sera précieuse. Car il faut bien le dire, les mauvais livres sont la plaie de notre époque, et je pourrais avancer hardiment, de toutes les époques. Il n'y a pas de poison plus subtil ni plus dangereux que le mauvais livre. Poison dangereux, parce qu'il sourit à notre imagination et qu'il flatte nos sens ; poison subtil, parce qu'il remue et pénètre à la fois l'âme et le corps qu'il tue tous deux.

Or, parmi les mauvais livres qui font la honte de ce siècle, il faut ranger en première ligne, un grand nombre de romans. Ces funestes élucubrations, car je ne veux pas les appeler livres, déshonorent la littérature. L'homme sensé qui a eu le courage d'en parcourir une, la rejette avec dégoût. Qu'y voit-il en effet ? Paradoxes sur paradoxes, peintures plus ou moins outrées, situations impossibles ! La saine morale foulée aux pieds ! le vice glorifié, la vertu flétrie ! Le plus souvent, la religion s'y trouve attaquée, et les ministres de Dieu y sont dépeints sous les couleurs les plus sombres, tandis que le romancier dévergondé réserve toute la richesse de ses tableaux pour couronner le vice, exalter et faire triompher le crime ! Tou-

tes ces productions, à peu d'exceptions près, respirent le mal et suent la dépravation. Aucune ne parlera longtemps de la vertu, car les actes de la vertu sont trop simples, trop modestes, et leur récit ne serait pas dresser les cheveux. Aussi les romanciers se gardent-ils bien d'en parler. S'ils en parlent, par hasard, c'est pour la mettre aux prises avec le vice, et le vice triomphera. *Sans cela le roman ne serait-il pas dépourvu d'intérêt ?* Bref, toutes ces misérables productions de la folie humaine qui ont inondé et corrompu une bonne partie de l'Europe et même de ce continent, se ressemblent parfaitement entr'elles. *Ab uno disce omnes*, a dit un célèbre poète de l'antiquité ; et je répéterai avec lui : la lecture d'un roman vous donnera la mesure de tous les autres. Les amateurs de fortes émotions, et d'autant plus fortes qu'elles sont tout à fait invraisemblables, y verront toujours figurer en première ligne, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, — la corde, le poison, le poignard. — Il va sans dire que les sept péchés capitaux servent d'introducteurs à ces trois grands moyens de destruction. Aussi l'habileté du romancier consiste-t-elle à empoisonner, ou à pendre, dès le 2nd chapitre de son livre, quelque couple de ces infortunés personnages de leur invention ; Vers le milieu, il en poignarde deux ou trois autres avec accompagnement d'imprécations à grand effet ; enfin pour le dénouement, il s'arrangera de manière à casser la tête d'un coup de pistolet, au dernier survivant de ces êtres, créés par une imagination en délire. Le tour est fait, — la farce est jouée, — l'auteur n'a plus qu'à rire de la sottise de ses lecteurs.

Permettez-moi, ici, Messieurs, une simple comparaison que je crois bien juste et qui démontrera plus clairement que les meilleurs arguments, tout le danger de la lecture des mauvais livres. Il y a dans l'Inde, suivant le rapport de certains voyageurs, un arbre majestueux, au feuillage vert et épais, que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer et qui projette au loin son ombre. Les fruits de cet arbre ressemblent à une pomme rouge et vermeille. Il est séduisant à l'œil et tentant pour le goût. Eh bien ! qu'un voyageur, fatigué d'une longue route, vienne se reposer sous l'ombrage de cet arbre qui invite au sommeil, et il ne se réveillera plus ; qu'un pèlerin, brûlé par la soif, goûte seulement de ce fruit, et il tombera comme frappé de la foudre. Cet arbre au vaste ombrage, au fruit vermeil, est le *mancenillier* des forêts de l'Inde. Le *mancenillier* de la civilisation, le véritable bourreau des peuples, qui marche triomphant au grand jour, qui pénètre audacieusement dans la mansarde du prolétaire et dans le palais du riche, qui tue l'âme et le corps, le père avec son fils, la mère avec sa fille, quel est-il ? Le roman immoral.

Aussi fallait-il combattre énergiquement ses effets toujours pernicioeux, le plus souvent mortels, chez la population de notre ville. Cette fièvre de lectures immorales progressait sourdement, lentement et menaçait de devenir universelle. Les enseignements de la chaire même, se trouvaient impuissants à la guérir. Que firent nos pasteurs ? Sentinelles prévoyants et toujours attentifs, ils rassemblèrent plusieurs centaines de volumes choisis, et le Cabinet de Lecture fut créé. Le voilà maintenant prêt à offrir au goût épuré, à la bonne littérature, un asile inviolable, comme les chefs-d'œuvre de l'antiquité en trouveront un, aux époques de barbarie, dans les monastères.

Oui, Messieurs, je le dis avec orgueil, c'est à notre noble et digne clergé que nous devons cette Institution bienfaisante. Grâce à ses efforts généreux et

constants, grâce à ses actes marqués du double sceau de la Religion et du patriotisme, nous lui devons déjà de nombreux colléges. Les magnifiques établissements de charité, que le génie bienfaisant de notre vénérable Evêque a répandus sur toute la surface de son Diocèse, attestent mieux que les paroles les plus éloqu岸tes, que la Religion seule peut consoler et soulager les misères humaines; qu'elle seule, est à même de rendre une mère à l'orphelin, un fils à la vieillesse infirme; d'élever un toit protecteur où peut se réhabiliter encore la vierge déçue, mais repentante. Monument digne de figurer à côté de ce que notre ville avait de plus important.

Ce Cabinet de Lecture est, je le répète, une institution éminemment utile et bienfaisante.

C'est ici même que la jeunesse laborieuse viendra puiser à bonne source, les connaissances variées qui font le citoyen, dans la plus large acception du mot. C'est ici, que les enfants du pauvre, apprenant leurs devoirs envers Dieu et la société, sauront devenir, plus tard, des hommes vertueux et utiles. L'instruction qu'ils acquerront en parcourant de bons livres, surtout ceux qui ont trait à notre histoire, et qui dépeignent si bien les vertus sociales, les mœurs douces et pures de nos ancêtres, les remplira d'une noble émulation, les relèvera à leurs propres yeux, et ils comprendront qu'ils doivent marcher sur les traces de leurs pères.

Au nombre de ces livres que ne saurait trop apprécier la jeunesse Canadienne, qu'on me permette de citer Charles Guérin. C'est un roman, mais un de ces romans qui méritent une place honorable dans les rayons de la bibliothèque paroissiale. L'éditeur de ce charmant livre accompagne sa publication de quelques observations, dont je m'empresse de vous faire part, car je les considère comme une justification de ce que mes avancés sur un certain genre de romans, pourraient paraître avoir de trop hardi, en même temps qu'elles renferment une remarque judicieuse sur le caractère de notre population.

«Ceux, dit-il, qui chercheront dans Charles Guérin un de ces drames terribles et pantelans, comme Eugène Sue et Frédéric Soulié en ont écrit, seront bien complètement désappointés. C'est simplement l'histoire d'une famille Canadienne contemporaine, que l'auteur s'est efforcé d'écrire, prenant pour point de départ, un principe tout opposé à celui que l'on s'était mis en tête de faire prévaloir, il y a quelques années: *le beau, c'est le laid*. C'est à peine, s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage: pour bien dire, le fonds du roman semblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de mœurs et quelques dissertations politiques. De cela, cependant, il ne faudra peut-être pas autant blâmer l'auteur que nos Canadiens, qui tuent ou empoisonnent assez rarement leur femme, ou le mari de quelqu'autre femme; qui se suicident le moins qu'ils peuvent, et qui en général, mènent depuis deux ou trois générations, une vie assez paisible et dénuée d'aventures, auprès de l'Eglise de leur paroisse, au bord du grand fleuve ou de quelques uns de ses nombreux et pittoresques tributaires.»

Combien y a-t-il de peintres de mœurs qui puissent en dire autant de leurs contemporains? Or quelle est la raison de cette différence tout à l'avantage des Canadiens? C'est qu'ici, plus que partout ailleurs, l'instruction et le sentiment religieux, ces deux grands appuis de la morale, ont toujours marché de pair; et que ces puissants moteurs, aident l'homme à tendre vers son perfectionnement, en se rapprochant chaque jour davantage de son Créateur.

Sachons le bien, c'est par le moyen d'institutions comme le Cabinet de Lecture, qui parlent à la fois à notre intelligence, de la Religion et de l'Industrie, des intérêts spirituels et temporels, qu'il est possible de rendre le peuple meilleur. C'est ici que ce peuple viendra développer ce sentiment de Nationalité si profondément gravé dans le cœur de nos pères. C'est en fréquentant cette Bibliothèque, c'est en se nourrissant des livres qu'elle contient, que notre jeunesse deviendra laborieuse, et acquerra cette confiance en sa force, qui fait seule les grandes nations. On ne mesure pas les peuples à la taille. Quand Romulus traça l'enceinte de Rome, Rémus sauta à pieds joints par-dessus ses fossés. Et cependant Rome conquiert depuis le monde entier par la puissance de ses armées, comme elle le gouvernera toujours par la Croix.

Hier, nous étions à peine cent mille, aujourd'hui nous voilà près d'un million. Hier, nous avions à peine quelques écoles, aujourd'hui le sol de notre Patrie en est couvert, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Chaque jour voit surgir une institution nouvelle, et l'Europe commence à s'apercevoir qu'un peuple, qu'elle ignorait encore, vient de briser ses langes, et qu'il est prêt à réclamer sa place au banquet des nations.

Que nos prêtres continuent donc l'œuvre qu'ils ont si bien commencée et que tous les citoyens d'un âge mûr, exercent chacun dans sa sphère leur influence sur la jeunesse, pour lui inculquer la force et le courage nécessaires à l'accomplissement des grands devoirs qu'elle est appelée à remplir.

Qu'il se forme entre notre digne Clergé et la partie saine de notre population une alliance étroite et patriotique, dans le but d'accélérer notre avancement national et politique. Lorsque ces deux grands éléments de puissance sociale agiront ensemble, notre belle Patrie marchera rapidement vers des destinées glorieuses, et les mânes de nos ancêtres qui ont succombé en défendant notre Nationalité, tressailleront dans leurs tombeaux, quand ils entendront la brise du St. Laurent leur murmurer ces mots:

«Les institutions, la langue et les lois du Canada sont respectées au loin.»

LA MAMAN DE HUIT ANS,

PAR MADAME LA COMTESSE DE COLMAR.

I

Pensez-vous quelquefois, chers enfants, à remercier Dieu de tout le bien-être qui vous entoure; de cette maman, qui veille nuit et jour sur vous, de ce papa si bon qui vous fait faire de si belles promenades et vous raconte de si jolies histoires?

Il y a tant d'orphelins!!!

Vous en connaissez peut-être, et peut-être aussi y en a-t-il parmi vous qui ne lisez, quelques-uns qui n'ont plus les baisers de leur mère ni les caresses paternelles: mais ils ont au moins quelque parent, quelque ami qui veille sur eux, qui les protège et qui les aime.—Pensez au pauvre enfant orphelin dont la misère est le seul compagnon, et qui, après une journée de travail et de fatigue, ne trouve aucune main aimée pour essuyer son front en sueur, n'entend aucune voix compatissante le plaindre et l'encourager. Il en est pourtant ainsi d'un grand nombre. Quand vous aurez lu ce que je vais vous raconter; vous pen-

serrez souvent, je n'en doute pas, à vos petits frères qui souffrent, et vous chercherez le moyen d'en consoler quelques-uns. Chaque larme que vous essuiez sera une bénédiction, et chaque sacrifice que vous vous imposerez pour eux trouvera un jour sa récompense.

Vous savez tous que Londres est la capitale de l'Angleterre. C'est une bien grande ville dans laquelle il y a encore beaucoup plus de monde qu'à Paris. Il y en a qui sont très-riches, d'autres qui sont très-pauvres. Il y a des familles de huit à dix enfants avec leur père et mère, qui n'ont qu'une toute petite chambre pour logement, et à peine assez de vêtement pour se couvrir; souvent sans pain, ils sont presque toujours sans feu. Aussi commence-t-on là à apprendre de bonne heure à travailler, et n'est-il pas rare de voir de pauvres petits êtres de six ou sept ans, gagner déjà leurs quelques sous par jour. Il y a, il est vrai, bien des âmes charitables qui plaignent ces malheureux et qui les aident. Des cœurs ingénieux dans leur grande bonté ont trouvé mille moyens d'adoucir une partie des maux qui les accablent, et des asiles, des hôpitaux, des maisons d'apprentissage sont élevés de toutes parts.

Parmi ces œuvres, il en est une qui appelle l'attention de tous par sa grande utilité et l'immense bien qu'elle est appelée à faire : elle vous intéressera aussi, j'en suis bien sûre, mes amis.

Dans une des plus grandes rues de Londres, il se trouve une vaste fabrique occupée par une quarantaine de jeunes filles; elles y entrent à l'âge de sept ans et en sortent à dix-sept. Leur emploi est de fabriquer des meubles pour les maisons de poupées. N'est-ce pas là une bien jolie et agréable occupation? Elles travaillent en groupe, et chaque groupe a son occupation particulière. Les unes coupent le fil de fer et en forment la carcasse des petits meubles; les autres couvrent cette carcasse de mousseline; d'autres la décorent d'imitations de bois ciselé; d'autres encore couvrent les sofas et les chaises de satin, de velours ou d'une étoffe de perse aux gaies nuances, ou bien font des matelas, traversins et oreillers pour les lits en miniature.

Toutes ces petites filles sont gouvernées par une jeune personne, Mademoiselle Panliuc, qui n'est pas beaucoup plus âgée que quelques-unes des travailleuses, mais dont l'éducation lui donne une autorité que sa bonté parfaite et sa justice impartiale savent rendre douce à toutes : elle règne par l'affection.

Le but de cette institution est d'employer et d'instruire les petites filles de parents pauvres, de leur apprendre à gagner leur pain de chaque jour. On leur conserve ce qu'elles gagnent jusqu'à ce qu'elles soient en âge de quitter la fabrique. Elles entrent ainsi dans la vie du travail, avec un petit fonds amassé par leurs propres efforts. C'est une Dame Anglaise qui, la première, a eu l'idée de cet établissement, l'enfance doit lui être reconnaissante, et vous devez l'aimer pour le bien qu'elle fait à vos pauvres sœurs d'outre-mer.

Un matin, toutes les petites filles se trouvèrent réunies à l'œuvre. Le soleil éclairait gaiement les vitres de la fabrique, il faisait un temps magnifique, et toutes se sentaient heureuses. Elles entonnèrent en chœur un cantique, comme si elles éprouvaient le besoin de remercier Dieu du bonheur qu'elles ressentaient.—Et elles avaient raison, car il y avait quelques mois à peine, que la plupart d'entre elles étaient sans vêtements, sans souliers, et couraient abandonnées dans les rues de Londres, exposées à mille dangers et

éprouvant presque toujours les angoisses de la faim. Aussi voyaient-elles la différence de leur situation actuelle, avec un cœur tout ému d'amour et de reconnaissance.

Pendant qu'elles chantaient, un petit coup fut frappé à la porte de la salle : on l'ouvrit et elle laissa passer une petite fille d'environ huit ans. Elle avait sur son dos une robe beaucoup trop large et trop longue pour elle, qui, sans doute, avait appartenu autrefois à une enfant plus âgée; et elle était chaussée d'une énorme paire de bottes.—A sa vue, mille cris joyeux se firent entendre. Les plus grandes se précipitèrent vers elle et l'enlevèrent tour à tour dans leurs bras, l'embrassant à l'envi les unes des autres, les plus petites l'entourèrent en la questionnant.

—D'où viens-tu ?

—Où as-tu été tout ce temps ?

—Où demeures-tu ?

—Comment es-tu venue nous trouver ici ?

A toutes ces questions l'enfant répondait par un baiser et un sourire joyeux. Quand enfin un peu de silence se fit autour d'elle et qu'elle put répondre, elle dit :

—Oh ! je serais venue bien plus tôt si j'avais pu. Il y a longtemps que madame Robert m'a dit que vous travaillez toutes ici. Mais je n'avais ni bas ni souliers. Aujourd'hui n'y pouvant plus tenir, j'ai mis les bottes de papa. Mes pieds me sont si mal ! ajouta-t-elle avec une petite grimace de douleur.

Mademoiselle Pauline la fit asseoir, on lui défit ses grandes bottes, on baigna ses pauvres petits pieds tout déchirés et enflés. Toutes ces ouvrières émues de pitié au souvenir récent de leur ancienne misère, se cotisèrent entr'elles, prélevèrent une petite somme sur leur gain de la semaine, et Jeannette, la plus grande d'entre elles disparut en courant. Au bout d'un quart d'heure, elle revint portant un paquet, que l'on défit, et qui contenait de bons bas, bien chauds et une solide paire de souliers.

De grosses larmes de joie roulaient dans ses yeux et son cœur était trop plein pour trouver des paroles.

Que l'enfant était heureuse !

C'était, malgré ses haillons, une charmante petite fille ; elle avait des cheveux blonds et des yeux bleus, une bouche garnie de dents bien blanches, et une expression de douce gaieté était répandue sur toute sa physionomie.

Rosa, car c'est ainsi qu'elle s'appelait, était l'aînée d'une famille de cinq enfants ; elle avait eu le malheur de perdre sa mère, il y avait six mois, et elle restait seule pour soigner ses petits frères et sœurs, et un père qu'une chute avait rendu estropié et malade. Elle avait été autrefois à la *salle d'asile* avec la plupart des ouvrières de la fabrique de joujoux, et toutes l'aimaient et l'avaient regrettée lorsqu'elle fut obligée de rester chez elle pour soigner sa pauvre mère. Lorsque la personne charitable, qui avait eu la pensée de cette utile institution, était allée dans les différentes salles d'asile demander quelques enfants, on l'allait chercher pour qu'elle eût aussi sa part dans la bonne œuvre : mais ses anciennes compagnes ne la retrouvèrent plus à la même demeure.

A la mort de Madame Grey, qui gagnait seule par son travail de couturière le pain de la famille, il fallut diminuer encore les modestes dépenses et prendre un logement plus restreint que le premier.

Rosa raconta tout cela à ses amies et demanda s'il n'était pas trop tard pour être admise parmi elles.

Mademoiselle Pauline accueillit favorablement sa demande, et on l'installa à l'ouvrage. Bien entendu,

elle eut la besogne la plus facile, celle de couvrir de mousseline les carcasses en fil de fer. Elle s'y prit fort mal, et au commencement gâta tout ; mais elle fut encouragée par ses compagnes qui, au lieu de se moquer de sa gaucherie, lui montrèrent à se tirer mieux d'affaire.

II

Rosa se plaisait fort dans son nouvel état, aussi le soir quand elle rentrait, elle apportait avec elle la gaieté au logis. Elle se mettait à tout, et elle puisait dans son petit cœur des forces au-dessus de son âge. Ainsi, le matin, elle se levait avant le jour, lavait ses frères et sa sœur, faisait à manger pour son père et toute la petite famille, arrangeait le ménage. Quand toute cette besogne était finie, elle mettait son chapeau, conduisait ses frères à l'école de charité et s'en allait à son atelier, le cœur content de la certitude d'avoir rempli son devoir.

Un jour qu'elle s'en allait ainsi, comme de coutume, donnant une main à Jacques et l'autre à Robert, elle fut remarquée par une dame et une petite fille qui faisaient une promenade matinale. Celles-ci furent frappées de l'air, modeste et protecteur tout à la fois, avec lequel elle conduisait les enfants, et la dame s'approchant d'elle, lui dit :

— Où allez-vous ainsi, ma chère petite ? vous êtes bien jeune pour être chargée d'enfants plus jeunes encore que vous.

— Or, je vous dirai une chose, c'est que Rosa, quoique fort gentille sous beaucoup de rapports, avait le malheur d'être extrêmement timide, surtout avec les personnes d'un rang plus élevé que le sien. Cela provenait de ce qu'elle n'avait jamais l'occasion de voir de nouveaux visages. La vue d'une dame avec un chapeau de velours, une robe de soie et un manchon ; d'une petite fille vêtue avec une élégance qui l'émerveillait, lui fit perdre la tête. Aussi faisait-elle une mine fort drôle. Ses yeux étaient baissés, ses joues toutes rouges : elle regardait à droite, à gauche, comme pour chercher de quel côté elle allait se sauver. Elle fit enfin un effort sur elle-même et, râclant la terre avec son pied droit en manière de révérence, elle dit :

— Je ne sais pas, Madame.

— Comment, mon enfant, vous ne savez pas où vous allez, c'est singulier. Mais où est votre maman ?

— Je ne sais pas, Madame.

— Où demeurez-vous ?

La pauvre Rosa était si effarouchée, qu'elle ne trouva encore à répondre que :

— Je ne sais pas, Madame.

La petite fille riait aux éclats d'entendre ainsi cette phrase continuellement répétée, et Rosa, sentant combien elle avait l'air sot, prit son grand courage et reprit :

— C'est-à-dire... si je sais ; nous demeurons à Clerk-Lane, maman est morte, et papa est toujours malade ; nous sommes bien pauvres et c'est moi qui suis l'aînée, et c'est moi qui les soigne tous, et je vous salue, Madame.

Elle avait débité tout cela avec une étonnante volubilité, comme si elle eût été bien pressée d'en avoir fini, et, tout essoufflée, elle entraïna ses frères vers l'école. Mais la dame l'arrêta en souriant :

— Pas si vite, pas si vite, petite amie ! maintenant que votre langue est déliée, vous me direz bien comment vous gagnez assez pour faire vivre tout votre monde.

— Oh ! je gagne beaucoup ; je travaille à l'atelier

de poupées et je gagne douze sous par jour : mes compagnes me laissent manger avec elles, parce que je les aime bien. Papa tresse de la paille pour des corbeilles et on lui donne quinze sous par jour pour cela ; c'est assez pour lui et les trois petits.

— Mais pour votre loyer et les vêtements les plus indispensables, comment faites-vous donc ?

— Les habillements ? nous nous en passons ; quand il fait froid nous courons plus vite pour nous réchauffer. Quant au loyer, mon père me disait ce matin qu'il faudrait peut-être encore nous en aller de notre petite maison : le propriétaire est venu hier, il menace de nous chasser si nous ne payons pas.

Les yeux de Rosa se remplirent de larmes à ce souvenir.

— Tenez, prenez cette carte, mon adresse est dessus, et venez demain me voir à sept heures du matin, je tâcherai de faire quelque chose pour vous aider.

Rosa essaya encore de faire une révérence, mais comme elle n'avait jamais eu de maître de maintien, elle ne savait guère s'y prendre avec grâce ; on lui tint compte de sa bonne volonté, et la dame ainsi que la petite fille la regardèrent s'éloigner en lui souriant avec bienveillance.

Cette dame si douce et si charitable s'appelait madame Wilson. Elle était veuve et fort riche. Elle n'avait qu'une enfant, sa petite Sophie qui l'accompagnait. Malheureusement, sa santé était si mauvaise, qu'elle n'avait pas toujours pu s'occuper de sa fille autant que son cœur maternel le désirait. Elle revenait d'un long voyage en Italie, où les médecins l'avaient envoyée afin que sa poitrine délicate respirât un air plus doux, et Sophie avait été laissée chez une sœur de son père. Cette tante Marguerite était bonne, trop bonne même, et madame Wilson retrouvait après une grande absence sa fille bien gâtée. Chez nous tous, mes petits amis, se trouve le germe de bien des défauts, et il est essentiel d'en arrêter l'accroissement ; vous trouvez fort dur d'être punis, et vous allez rire de moi lorsque je vous dirai que pourtant il faut être reconnaissants envers vos parents, vos maîtres, vos institutrices qui vous punissent ! — Remercier d'une punition, d'une réprimande ! C'est trop fort ! Pourtant c'est ainsi, et en réfléchissant bien, vous me comprendrez ; d'ailleurs, comme j'ai une longue histoire à vous raconter, peu de temps et peu de place, si c'est une énigme, je vous la laisse à deviner. Sophie trouvait tant d'indulgence chez sa tante que les charmantes qualités de son cœur se trouvaient étouffées par mille travers fâcheux. Madame Wilson s'en aperçut bien vite, s'en affligea d'abord, puis, après avoir prié Dieu et la Ste. Vierge de la guider et de la seconder, elle résolut d'éveiller chez sa fille les bons sentiments qu'une éducation trop molle avait laissés endormis. — Aussi saisit-elle avec empressement la première occasion qui se présenta pour commencer son œuvre.

Rosa fut cette occasion.

Le lendemain de leur rencontre avec cette pauvre petite fille, quand Sophie s'éveilla, elle trouva Madame Wilson levée et déjà prête.

— Comme vous êtes matinale aujourd'hui, maman, dit-elle.

— Oui, répondit Madame Wilson, je me suis levée plus tôt que d'habitude, parce que j'attends la petite fille que nous avons vue hier.

— Oh ! c'est vrai, j'avais oublié que vous lui aviez dit de venir à sept heures. Et moi qui ne suis pas encore levée, je veux pourtant la voir. — Bah ! elle attendra, voilà tout.

— Vous oubliez qu'il faut qu'elle aille à son ouvra-

ge à l'atelier, et que chaque heure qu'elle perd lui enlève une partie de son gain.

—Oh ! alors, je vais me lever de suite. Voulez-vous sonner pour que ma bonne vienne bien vite m'habiller ?

—Votre bonne a été obligée de sortir, sa mère était malade et comme vous ne vous lèvez jamais avant huit heures, je lui ai permis d'aller la voir.

—Oh ! mon Dieu ! comment vais-je faire ? je voudrais pourtant être là quand la petite viendra.

—Lèvez-vous et habillez-vous toute seule.

—Toute seule, maman ? mais jamais je ne pourrai !

—Et pourtant vous avez des mains comme moi, comme votre bonne et vous savez très-bien vous en servir quand c'est pour faire une chose qui vous plaît.

—Mais Adèle est là exprès pour me servir.

—Et est-ce une raison pour consentir à rester maladroite et dépendante toujours de tout le monde ?

—Mais qu'est-ce que diraient mes amies si elles savaient que je m'habille seule comme une pauvre fille, moi qui ai une maman si riche ? Elles ont toutes une bonne pour les soigner.

—Alors je les plains beaucoup, car, ma fille, il se pourrait que Dieu voudût changer leur position et la vôtre, et si jamais il vous envoyait quelques grands revers, comment pourriez-vous les supporter si vous ne saviez rien faire par vous-même ? Il faut constamment vivre au milieu des richesses avec la pensée qu'on peut les perdre.

—Je vais essayer, petite maman, mais je crains bien d'être fort maladroite.

Elle fut en effet bien maladroite, son bain fut très-mal pris, bien des cordons furent noués d'abord, cassés ensuite ; bien des cheveux arrachés, et enfin de guerre lasse elle alla y renoncer en pleurant lorsque Adèle arriva et lui apporta que la petite Rosa était là.

En entendant sa maman descendre elle lui cria :

—Maman, faites-la attendre, je serai bientôt prête.

Mais le *bientôt prête* se trouva être une demi-heure, car Sophie était coquette et exigeait que ses nattes fussent bien lisses, que sa guimpe fût bien ajustée, sa ceinture bien nouée ; si bien que lorsqu'elle descendit, en courant, l'escalier qui conduisait au boudoir de sa mère, elle aperçut par la fenêtre Rosa qui s'en allait avec ses deux petits frères.

—Oh ! quel malheur ! Rosa, Rosa, revenez !

Mais Rosa n'entendit pas et Sophie s'asseyant sur la dernière marche, se mit à pleurer de tout son cœur.

Madame Wilson entendait bien de son boudoir les sanglots de sa petite Sophie, mais, désirant que la leçon lui profitât réellement, elle ne se dérangea point pour l'aller consoler. L'enfant fut bientôt lasse d'épancher toute seule sa douleur, et, les yeux encore gonflés de larmes, elle alla trouver sa mère.

—Maman, pourquoi avez-vous si tôt laissé partir Rosa ? Je voulais la voir et causer avec elle.

—Elle n'avait pas le temps de vous attendre, mon enfant, elle ne peut retarder l'heure de son atelier.

—Tout le plaisir de ma journée est gâté maintenant ! Elle pouvait bien rester pour moi, elle aurait eu une heure de moins à travailler, voilà tout.

—Et une livre de pain de moins à rapporter chez elle.

—Vous auriez pu, maman, lui donner l'argent qu'elle aurait perdu.

—Non, ma fille, je n'aurais pu le faire, car j'eusse ainsi encouragé chez elle un mouvement de paresse bien funeste pour une enfant de sa classe. Elle connaît bien, quoique si jeune, la valeur du temps ; tâchez de l'apprendre d'elle, au lieu de l'initier à vos coupables habitudes.

(A CONTINUER.)

LE HUITIEME ENFANT.

Pendant une soirée d'hiver, dans une chaumière ouverte à la neige et au vent, un enfant venait de naître. C'était le huitième de la famille, et déjà l'on avait bien de la peine à nourrir les autres. Cette famille avait été ruinée par une longue suite d'accidents et d'infortunes. Point de feu dans le poêle, point de pain sur la table ; le père était malade, la mère presque mourante ; les sept enfants grelotaient dans une autre petite chambre. Une bonne voisine qui se trouvait là, se hâta d'envelopper le nouveau né, qui semblait n'avoir que le souffle, et elle courut chercher le prêtre du village pour qu'il le baptisât tout de suite, car elle craignait qu'il ne put vivre jusqu'au jour. Le Pasteur ne tarda pas à paraître.

—Tenez M. le Curé, lui dit tristement le père, voilà un pauvre petit, qui vient bien mal à propos. Comment le nommerons-nous ?

—Nous le nommerons Dieu-donné, répondit le bon Curé, car c'est Dieu qui vous le donne très-à-propos pour vous consoler et vous secourir. Jamais un enfant ne vient dans une famille sans apporter avec lui de quoi vivre, et au delà. En voici la preuve.

Tandis que le Curé parlait, un homme entra dans la chaumière, ayant au bras un grand panier, d'où il tira du linge et toutes sortes de provisions. Retournant ensuite à la porte, il revint chargé de bois.

—Oh ! M. le Curé, s'écria le bonhomme, que nous vous remercions !

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit le Prêtre. On m'a donné tout cela dans les maisons où j'ai quêté pour vous. Remerciez Dieu, qui ne permet point qu'on rencontre un cœur assez dur pour refuser d'assister un pauvre ménage où il y a huit enfants.

Voilà un beau feu qui pétille et qui réjouit tout le monde. On enveloppe le petit dans des langes bien chauds, on le baptise, on le met auprès de sa mère, qui pleure de joie, et.....

En même temps la voisine s'en va dans l'autre chambre, les mains chargées de pain, de viande et de fruits, et elle dit aux sept enfants qui comptaient bien se coucher sans souper : Mangez ce que vous envoie votre petit frère Dieu-donné. Ils s'écrièrent tous en frappant des mains et en s'écriant : Vive Dieu-donné notre petit frère !

On fut quelque temps sans trop savoir si Dieu-donné voudrait vivre. Il était gentil, mais petit, mais faible à faire pitié. Mais tout faible et petit qu'il était, il tenait bien sa place dans la famille et dans le village. Tout le monde s'intéressait à lui et à ses parents, qui justifiaient d'ailleurs cet intérêt par leur honnêteté. Son père et sa mère, indépendamment des petits cadeaux qu'on leur faisait, avaient toujours du travail ; ils l'emportaient sur tous leurs concurrents, même sur ceux qui auraient travaillé un peu plus habilement qu'eux. *Ils ont huit enfants*, disait-on. Cette raison tranchait tout en leur faveur. Et eux, pour ne

point démériter, pour ne point se mettre dans l'embarras plus qu'ils n'y étaient, pour ne point exposer leurs huit enfants à mourir de faim, veillaient sur eux-mêmes, travaillaient sans cesse, étaient doux, obligeants, rangés, se faisaient aimer et estimer de chacun, et priaient fidèlement le bon Dieu plusieurs fois par jour de leur donner le pain quotidien. Ils ne devenaient point riches, mais cet soin ne manquait de rien, et de temps en temps quelque bonne aubaine les mettait à l'aise.

—C'est *Dieudonné*, disaient-ils, qui nous vaut cela. Véritablement M. le Curé l'a bien nommé.

Je n'en finirais pas si je voulais conter toutes les grandes choses que *Dieudonné* fit pour ses parents, même avant de savoir marcher. Il commença par plâtrer son frère aîné. Une Dame riche voulant attirer la protection de Dieu sur son propre fils, résolut de faire élever à ses propres frais quelque petit garçon choisi dans une famille nombreuse et indigente. Les familles nombreuses et indigentes ne manquaient pas : il y avait là cinq enfants, là six, là sept ; mais chez *Dieudonné* ils étaient huit, et les plus pauvres de tous. Le frère de *Dieudonné* fut choisi. Il ne coûta plus rien à ses parents, il fut bien traité, il apprit un bon état, et on entrevit le moment où il viendrait lui-même au secours de la maison. En attendant, *Dieudonné* n'y perdit rien. Le frère absent compté toujours : *Dieudonné* était toujours le huitième. La Dame le vint voir, et peu contente de ce qu'elle avait fait, elle donna encore quelque chose pour réparer la chaumière ; la neige et le vent n'entrèrent plus dans la pauvre demeure où Dieu avait mis huit enfants.

Cependant ce fameux *Dieudonné* ne se hâtait point de devenir grand et fort. Son père craignait de le perdre.

—S'il meurt, ce sera un petit ange, lui disait M. le Curé, il vous protégera toujours. Mais soyez tranquille, j'ai idée qu'il vivra.

—Il ne pèse pas vingt livres, disait le père.

—S'il était plus lourd, disait le Curé, comment sa sœur pourrait-elle le porter ?

—Jamais il ne pourra manier la pioche et conduire la charrue, reprenait le père.

—Et mais, reprenait le pasteur, n'y a-t-il sur la terre du pain que pour le laboureur ? Nous lui apprendrons à tenir un autre outil, et peut-être le verrons-nous conduire autre chose que des bœufs. Laissons faire la bonne Providence ; je vois qu'elle ne mène pas si mal les affaires de *Dieudonné*.

—C'est vrai, disait la mère ; cet enfant-là est notre bénédiction.

Et *Dieudonné*, toujours gentil dans sa petitesse, commençait à causer d'une façon charmante. Il était gai, caressant, aimable ; il apprenait bien tout ce qu'on voulait, et à six ans c'était lui qui faisait lire ses sœurs, plus âgées que lui.

Tous les enfants de cette pauvre famille, étaient bien élevés, aimaient bien leurs parents, mais *Dieudonné* semblait les aimer encore plus que les autres ; il leur rendait plus d'amour parce que sa faiblesse exigeait plus de soins. La pauvreté les avait rendus tous laborieux ; ils s'employaient à diverses choses utiles, ils faisaient honnêtement quelques petits gains ; ils gagnaient enfin leur vie, *Dieudonné* comme les autres : il était enfant de chœur.

Le dimanche soir, quand toute la famille était réunie, c'était lui qui lisait à haute voix la vie des Saints, et les *Annales de la Propagation de la Foi*, où l'on trouve tant de belles et curieuses histoires. Bientôt il fut assez savant pour suivre sur la carte les pas des

Missionnaires. Enfin, conduit par le Curé, qui l'aimait de plus en plus, il faisait tant de progrès, il apprenait si vite, si vite, que quelquefois, en riant, on l'appelait *chemin de fer*, et son père et sa mère, et ses frères et ses sœurs, chacun disait : Ma foi ! vraiment, nous serions bien malheureux si nous n'avions pas cet enfant-là.

Mais ce fut surtout quand il fut grand que son père et sa mère connurent le don que Dieu leur avait fait. A mesure qu'ils devenaient vieux, leurs enfants s'éloignaient : ceux-ci étaient placés, ceux-là mariés : l'un était soldat, l'autre marin. *Dieudonné* resta seul pour les consoler et les servir. A force d'intelligence, il était parvenu à créer un petit commerce dont les bénéfices suffisaient à leurs modestes besoins. Chacun tenait à se fournir chez *Dieudonné*. On disait : *Il ne trompe personne ; et puis, il nourrit son père et sa mère, qui ont élevé huit enfants.*

—*Dieudonné*, lui dirent un jour ses parents, tu as été la joie et le soutien de notre vie ; sans toi nous serions mort de tristesse et de misère. Quand tu es venu au monde si faible et nous si pauvres, qui nous auraient dit que nous nous appuierions sur toi !

Ah ! dit le pasteur, qui se plaisait à visiter de temps en temps ces braves gens, c'est que Dieu, qui règle toutes choses par amour pour nous, voit plus loin que vous. Il connaît l'avenir et s'arrange en conséquence. J'ai entendu dire qu'un jeune homme partant pour un voyage, murmurait contre son père qui le chargeait d'un sac très lourd.

—Mon fils, lui dit le père, vous saurez ce soir pour quoi je vous charge ainsi.

Le jeune homme partit ; il arrive la nuit dans un lieu désert. Accablé de fatigue et mourant de faim, il ouvrit le sac que son père lui avait donné. Il y trouva du pain et autres petites provisions, et il bénit la prévoyante tendresse de son père.

LOUIS VEUILLOT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2.50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de *L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.